



Article scientifique

Article

2014

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Révolutions et révolutionnaires en Russie : entre rejet et obsession

Amacher, Korine

How to cite

AMACHER, Korine. Révolutions et révolutionnaires en Russie : entre rejet et obsession. In: Revue d'études comparatives Est-Ouest, 2014, vol. 45, n° 2, p. 129–173. doi: 10.3917/receo.452.0129

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:179914>

Publication DOI: [10.3917/receo.452.0129](https://doi.org/10.3917/receo.452.0129)

RÉVOLUTIONS ET RÉVOLUTIONNAIRES EN RUSSIE ENTRE REJET ET OBSESSION

KORINE AMACHER

Professeure associée d'histoire de la Russie et de l'URSS,
Université de Genève ; Korine.Amacher@unige.ch

Résumé : Jusqu'à la perestroïka, le mouvement révolutionnaire russe du XIX^e siècle et la révolution d'Octobre 1917 ont été placés au cœur de l'historiographie soviétique. Toutefois, dès la fin des années 1980, le modèle révolutionnaire se délite rapidement. En Russie, les phénomènes révolutionnaires sont désormais considérés comme porteurs de violence et de destruction. Les transformations des représentations du passé révolutionnaire en Russie depuis la perestroïka et jusqu'à nos jours seront analysées à travers les discours des élites politiques et dans la production historique et didactique. Nous verrons également que le passé révolutionnaire, convoqué de façon permanente dans la sphère politique et intellectuelle, continue à être l'objet de polémiques, ce qui n'aide pas les historiens à prendre de la distance avec leur objet d'étude. Enfin, à la veille du centième anniversaire de 1917, une nouvelle vision semble émerger, en particulier dans la production didactique : celle d'une « Grande révolution russe », qui assemble Février, Octobre et la guerre civile en un seul bloc. Elle pointe la dimension tragique de ces événements mais affirme que la Russie en est sortie plus forte qu'auparavant, sous forme d'URSS.

Mots clés : Russie, historiographie, mouvement révolutionnaire, révolutions, historiens, manuels d'histoire de la Russie, discours politiques.

L'une des caractéristiques du régime politique de l'URSS a été son rapport central à l'histoire. Le pouvoir soviétique a très vite accordé une grande attention à la diffusion de récits venant ancrer la victoire bolchévique dans la longue durée. Il s'agissait d'articuler l'image d'une continuité populaire et politique avec celle d'un renouvellement politique et social radical issu de 1917. Dans ce schéma, la « Grande révolution socialiste d'Octobre » marquait la naissance d'un monde nouveau, le passage révolutionnaire du capitalisme au socialisme. Jusqu'à la perestroïka, le mouvement révolutionnaire russe du XIX^e siècle et la révolution d'Octobre – considérée comme l'aboutissement d'une longue lutte du « peuple russe » pour se libérer du joug tsariste – ont été placés au centre de l'historiographie soviétique. Toutefois, dès la fin des années 1980, le discours politique sur le passé révolutionnaire évolue et de nombreux historiens se détournent de la thématique révolutionnaire pour se consacrer à d'autres sujets, qu'ils revisitent grâce à l'ouverture des archives. D'une façon générale, le modèle révolutionnaire se délite rapidement dans une Russie postsoviétique qui rejette les figures révolutionnaires, héroïsées à l'époque soviétique en tant que précurseurs d'une révolution désormais accusée d'avoir détourné la Russie de la voie d'un développement social et politique « normal ».

Notre article se propose de retracer les métamorphoses des représentations du passé révolutionnaire en Russie depuis la perestroïka, dans les discours des élites politiques et la production historique et didactique, mais aussi artistique (notamment cinématographique). L'évolution du rapport des élites politiques et intellectuelles au passé révolutionnaire sera analysée à partir d'une approche chronologique, qui nous permettra de saisir plus finement qu'avec une démarche thématique l'évolution dans le temps des discours sur les phénomènes révolutionnaires. Trois grands moments seront considérés de façon successive. Pour chacun d'entre eux, les discours politiques et historiques s'articulent d'une manière particulière. Notre choix de privilégier la démarche chronologique permettra de mieux saisir l'imbrication des champs politiques et intellectuels au sein de chaque période, de déterminer si les discours des élites politiques russes coïncident avec les discours des historiens et l'écriture didactique de l'histoire. En d'autres termes, les discours politiques dominants, la production historiographique et la production pédagogique sur le passé révolutionnaire de la Russie convergent-ils d'un point de vue chronologique ? Et si oui,

à quelle période et dans quel contexte ? Enfin, précisons que l'objectif de notre article n'est pas d'étudier l'historiographie d'un phénomène révolutionnaire précis, par exemple l'historiographie des révolutions de 1917, objet de l'attention de certains historiens en Russie (Kolonitskii, 2009a ; Buldakov, 2010), mais de présenter une vision d'ensemble de la place et du sens qui sont conférés au passé révolutionnaire russe (ce qui englobe tant le mouvement révolutionnaire du XIX^e siècle que les révolutions du début du XX^e siècle) dans les discours des élites politiques et dans l'historiographie de la Russie contemporaine.

1. DE LA FIDÉLITÉ À OCTOBRE AU REJET DU PASSÉ RÉVOLUTIONNAIRE (1985-1990)

1.1. LA RÉVOLUTION CONTINUE :

LE DISCOURS DES ÉLITES POLITIQUES ET INTELLECTUELLES

En janvier 1990, Gorbatchev appelle à « chercher tout ce qui est rationnel et utile dans notre propre histoire. Il ne faut pas détruire les fondations, mais renforcer les fondements » (*V politbjuro CK KPSS...*, 2006, p. 541). Pratiquement jusqu'à la fin, Gorbatchev s'est déclaré fidèle à la « Grande révolution socialiste d'Octobre ». Il s'agit pour lui de réformer radicalement le régime soviétique sans en renier ses origines. Lénine est épargné, loué par Gorbatchev et son entourage pour « son rare talent de sentir au bon moment le besoin de changements profonds », et pour avoir eu, en 1921, le courage de renoncer au communisme de guerre et d'instaurer la NEP. La perestroïka se déroule sous l'égide de l'idée d'un retour à « l'esprit révolutionnaire léniniste » (Gorbatchev, 1987a, p. 4 ; *Ibid.*, 1987b, pp. 62, 76)¹. Les opposants politiques à Staline, Lev Kamenev, Grigori Zinoviev, Guéorgui Piatakov, Karl Radek, Alekseï Rykov et Nikolaï Boukharine, sont réhabilités en 1988. Quant à Trotski, son rôle est dépeint de façon moins défigurée qu'auparavant, mais il n'est pas réhabilité (il ne le sera qu'après la chute de l'URSS) et il suscite toujours, de la part des communistes en particulier, les mêmes critiques héritées du stalinisme. Gorbatchev lui-même évoque en 1987 « un politicien excessivement sûr de lui, toujours louvoyant et filoutant » (Gorbatchev, 1987a, p. 20)², ce qui montre

1. Au sujet de l'évolution de l'image de Lénine, voir Scherrer (1990).

2. Au sujet de l'image de Trotski et de Boukharine durant la perestroïka, voir Bordjugov & Kozlov (1992b et c).

d'ailleurs combien Gorbatchev reste marqué par l'idéologie soviétique. À la différence des autres bolcheviks de la « vieille garde », Rykov et Boukharine sont non seulement réhabilités, mais réintégrés à titre posthume dans le Parti, utilisés comme avocats par les réformateurs qui perçoivent la perestroïka comme une nouvelle NEP, dont Boukharine fut un propagandiste convaincu : comme Lénine, qui transforma radicalement le système économique dans une Russie épuisée par le communisme de guerre et la guerre civile, Gorbatchev, estiment ses partisans, entend sauver le système soviétique en le transformant profondément. La perestroïka, écrit Gorbatchev en 1987, est le programme « le plus important et le plus décisif dans notre pays, en matière de réforme économique, depuis que Lénine a lancé sa Nouvelle politique économique en 1921 » (Gorbatchev, 1987b, p. 41 ; Sirotkine, 1989).

Or, dépeindre la perestroïka comme une nouvelle NEP et le stalinisme comme une déformation du léninisme signifie ne pas remettre Octobre en cause. La révolution, explique Gorbatchev, n'a été ni une aberration, ni une erreur, dont il faudrait « parler à mi-voix [...] comme si nous en avions honte ». La perestroïka constitue au contraire « l'extension et le développement des principales idées de la révolution ». Les discours de Gorbatchev représentent de ce point de vue le prolongement fidèle des discours soviétiques :

Octobre 1917 est, en vérité, l'heure de gloire de l'humanité, l'heure de son aurore. La révolution d'Octobre est une révolution réalisée par le peuple, pour le peuple, pour l'homme, pour sa libération et son essor. 70 ans représentent un laps de temps très bref par rapport aux siècles d'évolution de la civilisation mondiale, mais, par l'ampleur des réalisations, l'histoire n'avait jamais connu un bond aussi prodigieux que celui que notre pays a réalisé après la victoire du Grand Octobre. Et il n'est pas d'honneur plus grand que celui de suivre le chemin des pionniers, d'engager toutes ses forces, toute son énergie, toutes ses connaissances et ses capacités pour faire triompher les idées et les objectifs de la révolution d'Octobre !

Gorbatchev (1987b, pp. 55, 64-65 ; 1987a, p. 3)

La rhétorique révolutionnaire est omniprésente chez Gorbatchev. La perestroïka est un processus « dynamique et révolutionnaire », elle est une « révolution sans coups de feu » : « nouvelle révolution » ou « révolution qui se poursuit », elle exige « le démantèlement de tout ce qui est caduc, stagnant ou qui freine le progrès », l'« élimination

radicale et sans faiblesse des obstacles au développement social et économique, des méthodes dépassées de gestion de l'économie et des mentalités stéréotypées et dogmatiques » (Gorbatchev, 1987b, pp. 64, 67-68, 76). Et lorsqu'à la fin de 1988, souhaitant redonner « tout le pouvoir aux soviets » afin de diminuer le pouvoir des congrès du PCUS, Gorbatchev institue un congrès des députés du peuple, c'est encore Octobre qui est convoqué, tout en soulignant la démocratisation qui a lieu dans le pays, les soviets étant traditionnellement perçus comme l'incarnation du pouvoir du peuple. « Nous avons notre formule : plus de socialisme, plus de démocratie », explique en 1987 Egor Ligačev, un des dirigeants du PCUS (*V politbjuro CK KPSS...*, 2006, p. 183). Quant à Gorbatchev, il souligne que si la perestroïka est un processus dirigé par le Parti et sa direction, le concept de *révolution d'en haut* ne s'applique pas à la perestroïka, qui allie « l'initiative venue d'en haut au mouvement venu de la base » dans le cadre d'un « processus démocratique » (Gorbatchev, 1987b, pp. 73, 74-76)³.

Comme l'écrit Françoise Daucé, « dans cette entreprise de mariage entre révolution et démocratie », Gorbatchev est en quête de « justifications historiques » (Daucé, 2006, p. 87). La perestroïka marque ainsi la réévaluation de la Révolution française, décrétée bourgeoise à partir des années 1930 par l'historiographie soviétique, à la différence de la révolution d'Octobre, authentiquement prolétarienne (Kondratieva, 1989). Gorbatchev va au contraire insister sur « l'héritage démocratique de 1789 », tout comme la presse soviétique acquise aux réformes, qui, durant le bicentenaire de la Révolution française, en propose une « interprétation démocratique et libérale ». Or, souligne Françoise Daucé, rappeler « l'importance des libertés individuelles et des droits de l'homme » revient tant à soutenir « la réhabilitation de ceux-ci dans l'URSS de Gorbatchev » que condamner la Terreur, russe et française. Des années plus tard, Gorbatchev rappellera d'ailleurs que la perestroïka fut « une révolution antitotalitaire pacifique, engagée au nom des idéaux de la démocratie et du socialisme » (Daucé, 2006, pp. 89, 93). Dans ces propos, le plus important n'est pas tant la référence à la révolution que l'allusion aux idéaux « antitotalitaires », pacifiques et socialistes. Dans son ouvrage consacré aux itinéraires des analogies

3. Si Gorbatchev continue d'invoquer le rôle fondamental d'Octobre à l'échelle mondiale jusqu'en 1990, dès le printemps 1990, il évoque plus la nécessité du passage à l'économie de marché que Lénine et la Révolution (*V politbjuro CK KPSS...*, 2006, p. 598).

entre Bolcheviks et Jacobins, Tamara Kondratieva évoque un discours de Gorbatchev à l'ONU en décembre 1988 : « après un éloge formel aux “deux grandes révolutions” qui ont “radicalement changé la marche des événements” », Gorbatchev « les relègue dans le passé pour donner [...] “la priorité aux valeurs universelles” », prônées dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789 (Kondratieva, 1989, pp. 11-12).

La référence révolutionnaire est centrale dans les discours de l'intelligentsia réformiste également. En 1987, « historiens, philosophes, économistes, [...] presque tous considéraient le “Grand Octobre” comme un événement grandiose », écrira bien plus tard l'historien Jurij Poljakov, qui lui-même considérait en 1987 que la révolution représentait « le plus haut développement spirituel d'une nation » (Poljakov, 1995, pp. 11, 13, 21, 41, 53-54). Toutefois, cette « grandiose » révolution n'a pas été menée à son terme, et le « socialisme authentique » reste à réaliser en URSS. Les propos énoncés en 1988 par Iouri Afanassiev, un des historiens les plus médiatiques de la perestroïka, sont évocateurs :

En nous engageant dans la voie de transformations radicales, ce qui coïncide avec le 70^e anniversaire de la révolution d'Octobre, nous sommes tous amenés à réfléchir, à interpréter le chemin parcouru et les acquis. En dépit de toutes les épreuves subies par notre société jusqu'à présent, elle préserve l'unité spirituelle propre aux Soviétiques, cette unité nourrie par les impulsions venant d'Octobre 1917... Mais d'un autre côté, malgré des efforts énormes et parfois, semble-t-il, surhumains, malgré le travail obstiné de plusieurs générations, malgré les sacrifices considérables, nous n'avons pas accédé au socialisme tel que le concevaient Lénine et la garde léniniste dans les années vingt. C'est ce qui explique qu'après soixante-dix ans d'édification du socialisme nous ayons pris conscience qu'il était nécessaire de refondre notre société. Ce n'est pas pour rien que nous parlons aujourd'hui du caractère révolutionnaire de la perestroïka.
Afanassiev (1989, p. 158).

Ainsi, les idées fortes mises en avant durant la perestroïka furent tant le retour à Lénine et le développement des buts de la révolution d'Octobre – un processus inachevé en raison de la « dénaturation stalinienne » du projet léniniste –, que l'identification de la perestroïka à une « nouvelle révolution », deux choses pourtant fort différentes. Et de fait, Gorbatchev a beau appeler à une « nouvelle révolution », il n'en veut pas vraiment. Ce qu'il souhaite, ce sont des réformes,

certes profondes, mais réalisées dans le cadre socialiste soviétique. Et s'il évoque constamment la rupture révolutionnaire, l'idée de continuité est chez lui centrale. Il s'agit de « faire triompher les idées et les objectifs de la Révolution d'Octobre », non pas de changer de régime politique, à la différence de ceux qui vont bientôt se détourner de la révolution d'Octobre et de l'expérience socialiste, qui lui est intrinsèquement liée.

1.2. LES MILIEUX INTELLECTUELS RÉFORMISTES : DU RETOUR À LÉNINE À LA CRITIQUE DE LÉNINE

Si l'opposition entre Lénine, qui voulait construire le « socialisme authentique », et Staline, qui a fait dérapier une révolution parée de toutes les vertus, est récurrente durant la perestroïka, un mouvement de désacralisation de Lénine a lieu en parallèle. Bien qu'elle n'entende remettre en cause ni Lénine, ni la révolution, cette désacralisation constitue le prélude de la critique de l'un comme de l'autre.

Une évolution de l'image de Lénine était déjà perceptible avant la perestroïka. On la perçoit dans les spectacles du dramaturge Mikhaïl Šatrov consacrés à la révolution et à ses acteurs, Lénine en particulier. Šatrov présente des héros éloignés des canons de l'histoire officielle : non pas des hommes invincibles, mais des êtres humains, que les doutes et les hésitations assaillent. Si ces mises en scène étaient fort appréciées par l'intelligentsia soviétique « libérale », c'est toutefois la perestroïka qui consacre la gloire de Šatrov, dont les pièces marquent, écrit Jutta Scherrer, « le coup d'envoi de la première étape [du] changement de l'image de Lénine », représenté comme un homme « qui se bat et souffre », et non plus comme « l'homme-Dieu qui sait toujours tout et ne cherche jamais de réponse » (Scherrer, 1990, p. 156). Dans une de ses pièces, Šatrov place ces mots dans la bouche de Lénine :

Je suis sans conteste coupable devant les ouvriers de Russie, de n'avoir, en raison de cette maudite maladie, pas mené à bien l'affaire du déplacement de Staline... de m'être ressaisi si tard et de ne pas avoir réformé le système pour empêcher tout cela⁴.

Šatrov (1989, p. 64)

En décembre 1922, Lénine avait effectivement écrit qu'il se sentait coupable devant les ouvriers de Russie « de n'être pas intervenu avec

4. La pièce, achevée en août 1987, est publiée dans *Znamja* au début de 1988.

assez d'énergie et de rudesse » dans la question des nationalités, dont Staline était alors en charge (Lénine, 1970, p. 618). Lénine évoquait néanmoins un point précis, la question de l'autonomie de la Géorgie, alors que le Lénine de Šatrov s'excuse de n'avoir pas empêché *tout cela*, c'est-à-dire le stalinisme. La différence est fondamentale, et certains le comprennent fort bien : représenter Lénine non comme un guide menant son pays d'une main ferme vers un avenir socialiste glorieux, mais comme un homme faisant état de sa culpabilité, signifie un dangereux éloignement des « traditions d'Octobre »⁵. Dans une lettre publiée par le grand quotidien *Sovetskaja Rossija* en mars 1988, qui résonne comme un coup de feu et contribue à radicaliser les camps réformateur et conservateur, une enseignante de Leningrad, Nina Andreeva, prend la défense de Staline, accuse les partisans du « socialisme libéral et intellectuel de gauche », Šatrov y compris, de falsifier l'histoire :

Les pièces de Chatrov constituent un phénomène caractéristique. [...] J'ai assisté au spectacle Les chevaux bleus sur l'herbe rouge. Je me rappelle la réaction survoltée de la jeunesse à l'épisode où le secrétaire de Lénine lui arrose la tête avec une théière en la confondant avec la glaise d'un modèle de sculpture inachevée. Au reste, une partie des jeunes gens était venue avec des banderoles préparées à l'avance dont le sens était de couvrir de boue à la fois notre présent et notre passé. Dans La paix de Brest, Lénine, par la volonté du dramaturge et du metteur en scène, fléchit le genou devant Trotski. Incarnation symbolique de la conception de l'auteur... [...] Chatrov s'écarte substantiellement des principes du réalisme socialiste. Son éclairage d'une des périodes les plus responsables de notre histoire érige en absolu le facteur subjectif du développement social, ignore manifestement les lois objectives qui se manifestent dans l'activité des classes et des masses.

Andreïeva (1989, pp. 544-547).

Le passage d'un Lénine qui s'estime coupable à un Lénine décrété coupable est toutefois inéluctable. En effet, alors que la critique du culte de la personnalité de Staline après le XX^e congrès du PCUS en 1956 était restée sous le contrôle du pouvoir, durant la perestroïka, la critique de Staline prend des proportions telles que les dirigeants sont bientôt dépassés par la situation. En 1987, Gorbatchev continue d'évo-

5. C'est, par exemple, l'avis de Erich Honecker en 1987 (*V politbjuro CK KPSS...*, 2006, p. 140).

quer la nécessité de cette « rude épreuve » que fut l'industrialisation et de louer la collectivisation, cette « grande étape historique » qui s'accompagna certes « d'excès graves et de maladroites », mais qui transforma la paysannerie en « une classe moderne et civilisée » et éleva « le secteur agricole jusqu'à un niveau qualitativement supérieur » (Gorbatchev, 1987b, pp. 50-52). De son côté, la société Memorial commence sa longue quête de la vérité au sujet des millions de victimes du stalinisme. La même année sort le film *Le repentir* de Tenguis Abouladzé, réalisé en 1984. Le roman *Les Enfants de l'Arbat* d'Anatolij Rybakov, publié en 1987, questionne la moralité du stalinisme. La réhabilitation officielle des opposants politiques de Staline, la publication d'innombrables articles, témoignages, souvenirs et essais sur les répressions posent désormais ouvertement la question non seulement de la nécessité, mais aussi des origines du stalinisme : ce dernier est-il une déformation du léninisme ou constitue-t-il le développement naturel du léninisme ?

Comme le rappelle Jutta Scherrer, la première critique radicale de Lénine, et « implicitement la question de la continuité entre Lénine et Staline », provient d'un historien économiste, Vasilij Seljunin, qui publie en mai 1988 un article intitulé « Les origines ». Les méthodes brutales utilisées durant la guerre civile par Lénine contre les paysans furent, estime Seljunin, réutilisées par Staline en 1929. Au même moment, un autre historien, Nikolaj Popov écrit que les germes de « l'État totalitaire idéal » datent de l'époque de Lénine. De même, des philosophes estiment que les erreurs du stalinisme ont une origine plus lointaine : si Igor Kljamkin les fait remonter à Lénine, pour Aleksandr Cipko, les erreurs de Staline « ont leurs racines dans les erreurs de Marx et Engels » (Scherrer, 1990, pp. 61-62).

1.3. DE LA CRITIQUE DE LÉNINE AU PROCÈS DE LA RÉVOLUTION (1989-1990)

Il faut attendre la réforme constitutionnelle de décembre 1988, mais plus encore la seconde moitié de l'année 1989, lorsque la lutte politique entre Gorbatchev et Eltsine se radicalise, pour que l'attaque contre la révolution d'Octobre prenne des proportions massives. Au fur et à mesure des découvertes de l'ampleur des répressions, de la déstabilisation du bloc de l'Est, des élans de séparatisme dans les républiques soviétiques, de la critique des structures économiques et politiques

soviétiques, ce n'est plus un homme, Staline, mais le système soviétique et les phénomènes historiques considérés comme à l'origine de ce système, qui sont remis en question. À partir de 1989, dans les milieux libéraux et démocratiques, on utilise couramment le terme de totalitarisme pour qualifier le régime soviétique (Kara-Murza, 1989), et on réfléchit aux analogies entre le nazisme et le stalinisme (ou fascisme et communisme). Cette réflexion est perceptible dans les romans *Vie et Destin* et *Tout passe* de Vassili Grossman, publiés pour la première fois en Russie soviétique dans leur intégralité en 1989. C'est également en 1989 que les Soviétiques découvrent *L'Archipel du Goulag* de Soljenitsyne, dont des parties sont publiées dans la revue *Novyj mir*, ainsi que son *Lénine à Zurich*, dans lequel Lénine et ses compagnons sont dépeints comme des individus sans scrupules, exempts de compassion. Progressivement, la révolution d'Octobre se transforme, pour une partie des réformateurs, en une « erreur historique » (Poljakov, 1995, p. 36).

Ainsi, le discours révolutionnaire officiel a engendré chez des réformateurs plus radicaux que Gorbatchev, mais situés sur la droite de l'échiquier politique, un discours contestataire, et fondamentalement antirévolutionnaire. Là est tout le paradoxe. Prôner le lien entre Octobre et la perestroïka, c'est refuser une transformation politique, économique et sociale radicale, au profit de réformes partielles qui visent, estiment les opposants à Gorbatchev, à conserver un « système totalitaire ». Le rapport à la révolution d'Octobre devient ainsi le marqueur d'un positionnement politique : les défenseurs d'Octobre défendent le régime soviétique, ceux qui rejettent Octobre souhaitent instaurer un régime politique et social radicalement différent. La perestroïka n'est donc, en ce sens, pas une révolution. En 2010, Aleksandr Cipko écrit d'ailleurs qu'en 1991, « le peuple choisit le révolutionnaire Eltsine et “chassa” le réformateur Gorbatchev » :

Notre glorieuse intelligentsia, éprise de liberté et avide de transformations radicales, a elle-même ruiné l'économie qui lui fournissait du travail, et, plus important encore, la dignité humaine. D'ailleurs, à la fin des années 1980 et au début des années 1990, certains disaient qu'il valait mieux un Gorbatchev « indécis » qu'un Eltsine « résolu », qu'il valait mieux une « perestroïka de nomenclature » que le chaos et les secousses révolutionnaires. Mais à cette époque, ceux qui n'aimaient pas Eltsine étaient appelés les « ennemis de la démocratie ».
Cipko (2010).

En octobre 1989, un membre du CC du PCUS (V.A. Medvedev) s'inquiète :

Le plateau s'est ébranlé, les vagues de la flagellation vont trop loin. Les discours ne portent plus sur la purification du socialisme, sur sa délivrance de toutes ses déformations, mais sur la révision des principales valeurs socialistes, des fondements de notre idéologie et de notre politique. [...] Il faut défendre les positions fondamentales de Lénine, la révolution d'Octobre, le choix socialiste. De ce point de vue, aucune concession ne doit être faite.

Poljakov (1995, pp. 70-72).

Ils sont néanmoins de moins en moins nombreux dans les milieux réformistes à défendre la révolution d'Octobre et les réformes de Gorbatchev. Dans l'entourage de Boris Eltsine, on estime que les conditions de la réussite des transformations du pays ne se trouvent plus dans le modèle social-démocrate que Gorbatchev prône désormais, mais dans le libéralisme, une idéologie qui contient en germe le rejet radical de la révolution et de l'expérience soviétique. Certains historiens perçoivent, déjà, une instrumentalisation de l'histoire :

Auparavant, on disait que la seule vraie doctrine scientifique était la doctrine communiste, et qu'on lui devait tous les succès. Aujourd'hui, on dit exactement la même chose : la doctrine explique tous nos résultats : la crise, le déficit, la ruine de l'État. [...] Avec un zèle mélancolique et des prétentions éternelles à la nouveauté, nous renversons la doctrine communiste, nous réfléchissons au « péché originel » de la révolution d'Octobre et aux possibilités d'une « Immaculée Conception » dans le chaudron bouillonnant des passions révolutionnaires.

Bordjugov & Kozlov (1992a, p. 241).

Désormais, « des malédictions encore plus virulentes que celles proférées contre Staline s'abattent sur Lénine », transformé en « monnaie d'échange dans la lutte politique » (*Ibid.*, pp. 241-242). Certes, les sondages attestent que Lénine reste encore une figure intouchable pour une partie de la population. Toutefois, la désacralisation de Lénine et son humanisation ont ouvert la porte à sa critique. À la fin de 1989, la critique la plus virulente ne provient cependant pas du camp des « occidentaux », mais des « patriotes russes ». Dans son texte *En lisant Lénine*, l'écrivain Vladimir Soloukhin décrit Lénine comme un homme

dénué d'humanité, avide de diriger le monde. Surtout, il accuse Lénine de génocide contre son peuple, au nom d'Octobre 1917 :

Un simple asservissement empêche le développement, la croissance active et la vie spirituelle d'un peuple dans le temps présent. Un génocide, surtout lorsqu'il est aussi total, comme cela fut le cas durant de nombreuses décennies en Russie, prive le peuple de son développement, de sa vie active et de sa croissance spirituelle dans le futur, en particulier le futur lointain. Les dégâts génétiques sont irréparables. Telle est la conséquence la plus affligeante de ce phénomène que, transportés par la joie et l'enthousiasme, nous appelons la Grande révolution socialiste d'Octobre.

Soloukhin (1989, pp. 43-44).

Le pamphlet de Soloukhin suscite immédiatement la polémique. Ainsi, l'historien Gennadij Bordjugov s'insurge contre le processus de « déshumanisation » de Lénine opéré par Soloukhin dans son pamphlet à l'encontre des faits historiques. Surtout, il l'accuse de broser un tableau mensonger d'une Russie prérévolutionnaire heureuse que les bolcheviks seraient venus anéantir :

Les réponses simples que nous propose Soloukhin, fondées sur la tromperie, sur des défigurations, sont mensongères. Elles poussent les gens, fatigués et désespérés, dans une direction : les bolcheviks sont coupables de tout. Enlevez-les, et un passé clair et heureux s'unira à un futur clair et heureux.

Bordjugov & Kozlov (1992a, pp. 289-290).

Toutefois, Gennadij Bordjugov lui-même subit des attaques violentes de la part de lecteurs l'accusant de s'être transformé en « apologiste de la violence » (*Ibid.*, p. 310). Iouri Afanassiev, lui, n'évoque plus la pensée « vivante, contradictoire et toujours changeante de Lénine », sa « grandeur », qui se cachait justement dans le fait que Lénine « cherchait et ne trouvait pas toujours les réponses aux questions posées » (Afanassiev, 1989, pp. 169-170). Prenant position contre Bordjugov, il estime que la violence et la terreur ne découlent pas de la personnalité de Lénine mais du projet révolutionnaire lui-même, « des représentations selon lesquelles on peut construire la société comme une isba, comme une usine, comme un mécanisme quelconque, la modeler selon un plan préparé d'avance. Ces représentations nécessitent la quête de

moyens appropriés. Et ici, impossible de se passer de la violence et de la terreur » (Bordjugov & Kozlov, 1992a, p. 313).

La fin de l'année 1989 marque ainsi un tournant, qui ouvre la porte au rejet tant de la révolution, devenue synonyme de violence et de terreur, que, d'une façon générale, du mouvement révolutionnaire, perçu comme ayant engendré Octobre 1917 et le « totalitarisme » stalinien. Certains faits ne trompent pas : en 1990, la célèbre collection soviétique « Les flamboyants révolutionnaires », qui compte à son actif plus de 150 biographies de révolutionnaires d'époques et de pays différents, disparaît après la publication d'une ultime biographie consacrée au « premier décembriste » Vladimir Raevski, écrite par Natan Ejdelman, un des grands historiens du mouvement de libération russe. Le rejet de la révolution entraîne celui des figures révolutionnaires, considérées comme des héros à l'époque soviétique. La Russie entre dans l'ère de l'apologie du modèle occidental et libéral, sur lequel les nouvelles élites vont désormais fonder leur politique. Boris Eltsine peut s'appuyer dans cette tâche sur le soutien d'une partie des historiens, notamment Iouri Afanassiev, directeur depuis 1986 de l'Institut d'État des archives historiques de Moscou. En 1991, l'Institut est transformé en Université d'État des sciences humaines de Russie (RGGU), qui deviendra rapidement, avec Iouri Afanassiev à sa tête en tant que directeur jusqu'en 2003, le bastion de la diffusion de l'idéologie libérale, antisoviétique et anticommuniste.

1.4. UN MOMENT DE CONVERGENCE

En ce qui concerne la perception des phénomènes révolutionnaires, 1989 marque un moment de grande unité entre la Russie et l'Occident. 1989 est l'année de la chute du mur de Berlin et de la répression des manifestations de la place Tiananmen, c'est aussi l'année du bicentenaire de la Révolution française. L'école « révisionniste » (ou libérale), symbolisée en France par François Furet, s'affirme dans un contexte de dénonciation des totalitarismes, de condamnation des révolutions, devenues synonymes de terreur, de massacres, de déviance. Il n'est plus question d'abolition des privilèges, d'esprit de liberté : les révolutions française et russe sont perçues comme sources de violence et de destructions. Un fil direct relie désormais les camps de concentration du XX^e siècle aux initiatives révolutionnaires, jacobines comme bolcheviques.

Ici et là, les procédés sont différents, les contextes particuliers, mais la convergence est forte : les processus révolutionnaires sont criminalisés.

Comme le souligne Boris Kolonitskii, le milieu historien offrait un autre point de rencontre dès avant la perestroïka. En effet, depuis les années 1960, malgré les particularités de la recherche en URSS (la censure, l'ignorance des études historiques publiées hors d'URSS), les travaux des historiens soviétiques « de la nouvelle génération » se situaient dans une démarche historiographique proche de celle de leurs collègues occidentaux. Ceux-ci (notamment Leopold Haimson, Marc Ferro, Richard Stites), influencés par l'histoire sociale, s'intéressaient aux dimensions sociales et culturelles de la révolution. En URSS également, la révolution de 1917 était, au même moment, appréhendée sous des facettes multiples, à travers l'étude des partis politiques non bolcheviques, des différents groupes sociaux, ou encore dans ses composantes régionales (Kolonitskii, 2009a, p. 40). Certes, les auteurs occidentaux continuaient d'être décrétés bourgeois et leurs travaux étaient toujours confinés dans des sections spéciales, inaccessibles à une partie des historiens. Toutefois, lorsque la perestroïka s'amorce, les chercheurs occidentaux découvrent une historiographie soviétique moins monolithique qu'ils ne se l'imaginaient :

À la fin des années 1980, lorsque la perestroïka a rendu possible des contacts entre les chercheurs, il s'est avéré que, bien qu'ils utilisent des termes différents, les historiens de la révolution de 1917 de différents pays parlaient la même langue, conséquence de la convergence qui avait déjà commencé à se développer.

Ibid. (p. 43)⁶.

Ces propos concernent la révolution de 1917, mais ils peuvent être élargis au mouvement révolutionnaire russe du XIX^e siècle. En 1952, Franco Venturi écrit sa monumentale histoire du populisme russe (Venturi, 1952). Il s'est en partie fondé sur les travaux des chercheurs soviétiques publiés avant 1935, année qui avait marqué la fin brutale des travaux sur le populisme, qualifié dans une résolution du CC du PCUS, publiée dans la *Pravda* en juin 1935 de « pire ennemi du marxisme ». Ce n'est qu'en 1956, après le XX^e Congrès, que l'on peut, en URSS, recommencer à publier des études sur le populisme, dont presque tous les aspects sont alors retravaillés. Après vingt ans de silence et

6. Sur ce point, voir également V.P. Buldakov (2010, pp. 594-599).

d'opprobre jetés sur le populisme, sur Tkatchev, sur Bakounine, sur Lavrov, ou encore sur Netchaev, des historiens reprennent leurs recherches, publient des études. Outre, par exemple, Boris Itenberg, Šneer Levin, Valentina Tvardovskaja et Nikolaj Troitskij, on peut citer Boris Koz'min, auteur d'importants travaux sur le mouvement révolutionnaire des années 1850-1880, publiés entre 1922 et 1933, et qui fait paraître dès 1956 plusieurs ouvrages fondamentaux sur cette thématique (Koz'min, 1957 ; 1961). Toute une mémoire historique, celle du populisme révolutionnaire, peut à nouveau être convoquée, malgré une idéologie soviétique qui continuera pendant de nombreuses années encore à imposer aux historiens l'histoire du « mouvement de libération » russe qu'il convient d'écrire. Or, cette mise à distance progressive tant du mythe d'Octobre que des récits figés sur le mouvement révolutionnaire du XIX^e siècle a préparé l'évolution de la fin des années 1980, tout comme la désacralisation de Lénine a constitué le prélude à sa critique radicale.

2. LA RÉÉVALUATION DU PASSÉ RÉVOLUTIONNAIRE (1991-1998)

La suprématie du PCUS est abolie en mars 1990, mais c'est en novembre 1991 que Boris Eltsine fait interdire par décret l'activité du PCUS. La ville de Leningrad reprend son nom de Saint-Pétersbourg, et pour la première fois depuis la guerre, l'anniversaire d'Octobre ne donne lieu à aucun défilé officiel à Moscou. Désormais, c'est tant Staline et Lénine, la révolution d'Octobre que le passé révolutionnaire de la Russie qui sont rejetés.

Boris Eltsine et son entourage promeuvent l'image d'une Russie pré-révolutionnaire lancée avec succès sur la voie du libéralisme et de l'occidentalisation (Koposov, 2011 ; Ferretti, 1993) et dont la Russie postsoviétique est présentée comme l'héritière. Comme pour mieux marquer le rejet de l'idée de révolution sous l'égide de laquelle la perestroïka a été menée, le Soviet suprême est dissous, tout comme le congrès des députés du peuple, remplacé par une Douma d'État. Le choix d'octroyer à cet organe politique le nom porté par l'Assemblée législative de l'Empire russe entre 1906 et 1917 enracine cette institution dans une tradition politique non seulement pré-, mais aussi antirévolutionnaire. Les bolcheviks de la vieille garde font à nouveau l'objet de critiques, non pas, comme à l'époque soviétique, pour leur opposition à Staline,

mais cette fois pour leur participation à la révolution d'Octobre. De partisan de la NEP, Boukharine devient le promoteur du communisme de guerre (Poljakov, 1995, p. 94).

2.1. LES MÉTAMORPHOSES DE L'HISTORIOGRAPHIE

La vision d'une Russie tsariste avançant sans encombre sur la voie des réformes est mise en avant dans des œuvres de vulgarisation historique et des films qui connaissent un immense succès, tels que l'ouvrage de l'historien et dramaturge Edvard Radzinskij, *Seigneur !... Sauve et pacifie la Russie. Nicolas II, vie et mort* (Radzinskij, 1993), réédité plusieurs fois, et le film de Stanislav Govorukhin, intitulé de façon emblématique *La Russie que nous avons perdue* (1992). Dans ce film, la famille de Nicolas II est dépeinte sous des traits dithyrambiques, celle de Lénine sous des couleurs sombres. La période prérévolutionnaire est décrite comme un âge d'or, et le meurtre de la famille impériale (dont la découverte des détails macabres a constitué un choc pour la société russe) comme le début des malheurs de la Russie. Ce sont les années de l'idéalisation de la dynastie des Romanov (Ferretti, 2010), et l'histoire du destin tragique de la famille de Nicolas II suscite d'innombrables travaux de vulgarisation historique, biographies, films, documentaires, expositions et colloques scientifiques. Certains historiens se transforment en apologistes de l'Empire russe, de l'orthodoxie et du tsarisme⁷. Du « boom de Boukharine », on est passé au « boom des Romanov », lequel dépasse « par son ampleur, sa diversité et l'effervescence des passions qu'il suscite toutes les passions intellectuelles générales dont l'intelligentsia russe est si riche » (Polunov, 1996, p. 83). L'orthodoxie, la noblesse russe, les généraux blancs, le mouvement antibolchevique sont autant de thématiques qui retiennent l'attention des historiens et du grand public. Soljenitsyne rentre en Russie en 1994, après vingt ans d'exil, dans une atmosphère de redécouverte de l'héritage de l'émigration russe. Celle-ci suscite de nombreuses publications scientifiques dans lesquelles on lit que les émigrés ont emporté avec eux et « conservé » la « vraie Russie », la Russie « éternelle » qui renaît de ses cendres après avoir été martyrisée par « l'expérimentation bolchevique » (Morard, 2013, pp. 203-214).

7. L'exemple le plus célèbre est celui d'Aleksandr Bokhanov, auteur de nombreux travaux sur la monarchie russe depuis le début des années 1990 (BOKHANOV, 1993 ; 2012).

De même que la révolution d'Octobre, le mouvement révolutionnaire est discrédité, suspecté d'avoir porté en son sein le projet totalitaire soviétique. Nombreux sont ceux qui en appellent au philosophe Nicolas Berdiaev ou à l'écrivain Dostoïevski pour interpréter le passé radical russe, et de plus en plus rares sont ceux qui défendent encore les révolutionnaires de La Volonté du peuple (Troickij, 1996). Le succès de la biographie de Feliks Lur'e, consacrée au « créateur de la destruction » Serguéi Netchaev, ou encore l'intérêt suscité par l'ouvrage d'Oleg Budnickij sur l'histoire du terrorisme en Russie, montrent qu'ils répondent à la demande d'une société qui perçoit dans le passé révolutionnaire de la Russie l'origine des « malheurs » actuels (Lur'e, 2001 ; Budnickij, 1996). Dans ce contexte, de nombreux historiens préfèrent se tourner vers d'autres thématiques, telle Margarita Vandalkovskaja, auteure d'importants travaux sur l'historiographie du mouvement révolutionnaire russe qui, dès le début des années 1990, se consacre à l'étude de la science historique – en particulier libérale – de l'émigration russe (Vandalkovskaja, 1982 ; 1992 ; 1997).

Si le « mouvement de libération russe » ne disparaît pas pour autant de l'historiographie, de nombreuses thématiques sont revisitées par les historiens : en 1994, deux historiens réputés se consacrent à un sujet placé sous haute surveillance à l'époque soviétique : les relations de Marx avec les révolutionnaires russes. Et si les historiens soviétiques évoquaient, suite au « père du marxisme russe » Guéorgui Plekhanov, de « malheureux malentendus » pour expliquer pourquoi le « fondateur du socialisme scientifique », Marx, et le père du « socialisme russe », Alexandre Herzen, avaient vécu dans la même ville (Londres) durant plus de douze ans sans jamais se rencontrer, Boris Itenberg et Valentina Tvardovskaja avancent désormais une justification fort différente : Herzen et Marx ne pouvaient s'entendre, pour des raisons « morales », Herzen ayant placé la vie humaine au dessus de tout, à la différence de Marx, prêt à utiliser tous les moyens pour atteindre le « bonheur universel » :

Il est impossible d'imaginer [...] les deux militants appartenir au même camp et mener leur combat social main dans la main. Leur conception du prix de la vie humaine était bien trop différente, de même que leur conception des moyens d'atteindre le bonheur universel.

Itenberg & Tvardovskaja (1994, p. 23).

De même, les alternatives politiques au bolchevisme occupent dans l'historiographie des années 1990 une place importante, ce dont témoigne le grand nombre de conférences, tables rondes et de publications consacrées aux partis politiques (libéral, socialiste-révolutionnaire, menchevik, anarchiste) ou à l'Assemblée constituante de janvier 1918⁸. Une importante encyclopédie des partis politiques russes de la période révolutionnaire est éditée, de même que plusieurs volumes de documents sur les libéraux, et, résultat de la coopération d'historiens de différents pays, sur les mencheviks (Morozov, 1998 ; Šelokhaev *et alii*, 1996 ; Zevelev *et alii*, 2000 ; Galili & Nenarokov, 1994-1997 ; Sekirinskij & Šelokhaev, 1995 ; etc.). Quant au populisme du XIX^e siècle, c'est sa variante libérale, réformiste, qui suscite désormais le plus l'intérêt des chercheurs (Baluev, 1995 ; Zverev, 1997)⁹.

Monographies, biographies, essais, encyclopédies, éditions de documents, de mémoires, les publications ayant trait aux événements révolutionnaires du début du XX^e siècle, réalisées avec toute la rigueur historienne et fondées sur des documents inédits, apportent de nouvelles interprétations. Toutefois, comme le souligne Boris Kolonitskii en ce qui concerne les travaux consacrés à 1917, rares sont les historiens qui, comme Vladimir Buldakov, auteur d'un volumineux et stimulant ouvrage sur la « nature et les conséquences de la violence révolutionnaire », combinent des approches historiques différentes (histoire politique et sociale, psychohistoire) (Kolonitskii, 2009a, p. 46)¹⁰. C'est d'ailleurs Vladimir Buldakov qui, en 1996 déjà, propose de nouvelles pistes de recherche, notamment une approche psychosociale des événements de 1917. Quant à Boris Kolonitskii, ses ouvrages constituent une analyse originale de la culture politique russe pendant la période révolutionnaire, notamment sur le langage et les symboles de 1917 (Buldakov, 1996 ; Figes & Kolonitskii, 1999 ; Kolonickij, 2001).

Ce ne sont néanmoins pas ces publications scientifiques qui sont lues par le grand public, mais des ouvrages dont les interprétations correspondent mieux à la conjoncture historico-politique. L'exemple

8. Sur l'état des recherches sur la révolution dans les années 1990, le lecteur se reportera à V.P. Buldakov (1996). Au sujet de l'Assemblée constituante, voir Protasov (1997).

9. Pour plus de détails, voir G. Mokšin (2003).

10. L'on pense notamment à l'ouvrage que V.P. Buldakov a consacré à la nature et aux conséquences de la violence révolutionnaire (BULDAKOV, 2010).

le plus symptomatique est celui de Dmitrij Volkogonov, dont les biographies de Trotski et de Lénine publiées en 1992 et 1994 rencontrent un immense succès (Volkogonov, 1992 ; 1994)¹¹. L'évolution de Volkogonov est significative : « ancien stalinien passé dans la douleur au rejet absolu du totalitarisme bolchevique, j'avoue que le léninisme fut le dernier bastion à tomber dans mon esprit », écrit-il dans sa biographie de Lénine, dans laquelle l'historien règle ses comptes avec celui qu'il considérerait il y a encore peu comme un « prophète ». La photographie de Lénine reproduite sur la couverture de l'ouvrage donne le ton : elle y représente un homme au regard fou (la photographie a été prise en été 1922, peu après le premier accident vasculaire cérébral de Lénine). Pour Volkogonov, Lénine est un homme « malveillant et perfide ». Admirateur de Netchaev, « le révolutionnaire qui avait fini fou en prison » et dont il a repris les méthodes immorales, Lénine « se servit de tout et de tous, pourvu que cela l'aidât à atteindre son but », le bonheur terrestre du peuple. « Mais il jugea normal de construire ce "bonheur" sur le sang, la coercition et la négation de la liberté ». Après avoir souligné le mépris de Lénine envers les Russes, Volkogonov s'attarde sur les origines de Lénine, juives et allemandes en particulier – une question qui suscite d'ailleurs un fort intérêt en Russie durant ces années –, ce qui lui permet d'affirmer que Lénine était « internationaliste et cosmopolite. La révolution, le pouvoir et le Parti lui étaient infiniment plus précieux que la Russie elle-même. Il était prêt à donner sans hésiter la moitié de la Russie européenne aux Allemands, pourvu qu'il puisse rester au pouvoir ! ». Et si auparavant, Volkogonov soulignait l'antagonisme entre un « bon » Lénine et un « mauvais » Trotski, c'est désormais leur proximité idéologique qui est pointée : les deux « jacobins » « communiaient dans la conviction que seules la terreur et la violence illimitées sauveraient le régime bolchevique ». Enfin, si « Lénine fut l'inspirateur, Trotski l'agitateur et Staline l'exécutant », ils sont tous les trois issus du même arbre, le marxisme (Volkogonov, 1995, pp. 12, 44, 223, 265, 274-275 ; Volkogonov, 1994, p. 52.).

Les ouvrages de Dmitrij Volkogonov, fondés, grâce aux liens que l'auteur entretient avec le pouvoir politique, sur des archives inaccessibles aux autres chercheurs, ont soulevé l'indignation de certains historiens, qui ont critiqué les erreurs factuelles, les incohérences et le

11. Les ouvrages de Volkogonov ont été traduits en plusieurs langues.

ton accusateur de l'auteur¹². Hors de Russie, si Robert Conquest publie une recension extrêmement favorable à la biographie de Lénine (un « sombre monstre », estime Conquest), Pierre Broué, biographe de Trotski, considère que les ouvrages de Dmitrij Volkogonov ont « peu de choses en commun avec l'analyse sérieuse d'un historien » : ils ne sont pas fondés « sur la volonté d'explicitier la vérité historique », mais sur la conjoncture politique (Conquest, 1995 ; Brue & Pancov, 1994). En 1995, Jurij Poljakov donne un exemple évocateur de l'évolution qui a eu lieu en Russie :

Anna Akhmatova avait été ostracisée politiquement en raison de son refus de la révolution. En 1987 en revanche, l'idée qu'Akhmatova avait d'une façon ou d'une autre salué la révolution avait contribué à sa réhabilitation et à la restauration de sa renommée politique. En 1994, au contraire, son rejet de la révolution est devenu un mérite, son acceptation un défaut.

Poljakov (1995, pp. 41-42).

Chacun trouve chez la célèbre poétesse ce qu'il cherche. Une chose est en tous les cas certaine : en quelques années, les signes se sont inversés.

2.2. L'ÉCRITURE DIDACTIQUE DE L'HISTOIRE :

UNE VISION LIBÉRALE DU PASSÉ RÉVOLUTIONNAIRE

C'est dans ce contexte que paraissent, dès 1993, les premiers manuels d'histoire de la Russie. Dans la majorité d'entre eux, la vision est anti-révolutionnaire, libérale, réformiste. La prise de pouvoir par les bolcheviks est décrite comme un drame qui a éloigné la Russie de la voie des réformes et de la modernisation dans laquelle elle s'était engagée dès le milieu du XIX^e siècle. L'expérience soviétique est dépeinte comme une sortie forcée de la Russie de l'orbite d'une histoire normale, dont elle aurait été brutalement détournée par la révolution bolchevique, réduite à un coup d'État, ou encore à un putsch accompli par des révolutionnaires isolés mais bien organisés. Quant au mouvement révolutionnaire, il est réinterprété conformément à l'atmosphère du début des années 1990. Si la plupart des révolutionnaires (en particulier Piotr Zaïtchevski, Netchaïev, Tkatchev ou encore les terroristes de la Volonté du peuple) sont décrits comme des extrémistes et des fanatiques, précurseurs de Lénine, certains sont épargnés, présentés aux écoliers comme les

12. Volkogonov a été le conseiller militaire de Eltsine. Pour un démontage de ses arguments, voir Pancov & Čečeviřnikov (1996) et Dedkov (1996).

ancêtres du libéralisme russe : notamment les décembristes, ou encore Herzen et Tchernychevski¹³.

Cette vision n'est pas neuve. Elle marque le retour de la vision libérale qu'incarnaient notamment, au début du XX^e siècle, les historiens Pavel Milioukov et Aleksandr Kornilov. Le *Cours d'histoire de la Russie au XIX^e siècle* de Kornilov, publié en 1912-1914, est d'ailleurs réédité en Russie en 1993 (Kornilov, 2004 ; Amacher, 2010b). C'est aussi la vision libérale qui dominait au sein de l'émigration historique russe de la seconde moitié du XX^e siècle. Que ce soit Michael Karpovitch et George Vernadsky aux États-Unis ou Leonard Schapiro en Angleterre, tous se montraient critiques envers le radicalisme révolutionnaire (Karpovič, 2012). Pour Aleksandr Kornilov comme pour Michael Karpovitch, les prédécesseurs de Lénine n'étaient ni les décembristes, ni Herzen, mais Netchaev et Tkatchev, que l'on appelait, à l'époque de Lénine déjà puis au sein de l'émigration historique, les « jacobins » russes. Enfin, la révolution d'Octobre était décrite comme un dérapage brutal. La Russie des années 1990 a donc adopté cette vision libérale, que l'on trouve par exemple dans les travaux de Michel Heller, un des représentants de l'école « totalitaire », très apprécié dans la Russie eltsinienne. Il est par ailleurs significatif que ce ne soit pas *La formation du système soviétique* de l'historien « révisionniste » Moshe Lewin que l'on traduit alors en russe, mais *La Révolution russe* de Richard Pipes, élève de Michael Karpovitch et représentant, avec Martin Malia, un autre élève de Karpovitch, de l'école « totalitaire ». Certes, l'ouvrage de Richard Pipes a fait l'objet de critiques de la part de certains historiens russes, qui y ont détecté de nombreuses erreurs factuelles, mais sa vision sombre du communisme et de Lénine, réduisant, comme dans les nouveaux manuels d'histoire, Octobre à un coup d'État accompli par un parti monolithique et centralisé au sein duquel aurait régné une discipline de fer, est plus conforme à l'atmosphère de la Russie de Eltsine que la vision de l'histoire soviétique présente chez Moshe Lewin, un des pionniers de l'approche sociale du stalinisme¹⁴.

13. Pour une liste de ces manuels, voir Amacher (2010a).

14. L'ouvrage de Richard Pipes a été publié en russe en 1994 (2^e édition en 2005). Pour une critique de son ouvrage, voir L.M. Ovruckij (1996, pp. 190-194).

3. RÉVOLUTIONS ET RÉVOLUTIONNAIRES : UN DISCOURS POLITIQUE UNIQUE, DES RECHERCHES HISTORIQUES PLURIELLES

3.1. LA NOUVELLE VISION DE L'HISTOIRE PROPOSÉE PAR LES ÉLITES POLITIQUES À PARTIR DE LA FIN DES ANNÉES 1990

Au milieu des années 1990, la Russie traverse une crise sociale et économique qui atteint son apogée en 1998. Les images d'un tsarisme lancé sur la voie du progrès et celles, noires, de l'époque soviétique, proposées par le pouvoir et par ceux que l'on désigne en Russie comme les historiens « démocrates » ne font plus recette. De larges couches de la population, plongées dans les difficultés de la vie quotidienne, choquées par l'accaparement des richesses par une minorité, commencent à se remémorer de façon moins sombre la période soviétique, les années de Brejnev en particulier, perçues comme des années de stabilité. Les sondages témoignent que de plus en plus de Russes se détournent du modèle sociopolitique occidental, devenu synonyme d'inégalité sociale. Avant la fin des années 1990 déjà, s'opère une réévaluation positive de Staline. Celle-ci est liée au retour du culte de la grande puissance, qui s'accompagne de la réémergence du mythe de la « guerre-victoire ». En effet, durant la perestroïka et jusqu'en 1995, la parade militaire sur la place Rouge a été annulée. Le fait d'avoir annulé la parade militaire revêtait un caractère politique évident, et marquait le rejet tant de son utilisation politique à l'époque de Brejnev que de la conception stalinienne de la guerre (Ferretti, 2013). Toutefois, signe de l'évolution qui a lieu dans une Russie eltsinienne en perte de légitimité politique, en 1995, à l'occasion du 50^e anniversaire de la victoire, une parade militaire se déploie à nouveau sur la place Rouge. La même année, une imposante statue de Guéorgui Joukov, le « maréchal de la Victoire », est érigée sur la place du Manège, à côté du Kremlin, et un musée consacré à la victoire soviétique est ouvert sur le mont Poklonnaïa, une colline de Moscou qui abrite le parc de la Victoire. De plus en plus de voix, dont certaines proches des structures du parti communiste, proposent une autre conception du passé, version rénovée de la conception soviétique de l'histoire, nettoyée de toute rhétorique communiste, et qui replace au centre l'aspect national et le rôle positif d'un État fort. En 1996 déjà, certains historiens s'inquiètent de l'évolution en cours :

Les tentatives des auteurs des derniers ouvrages didactiques à la mode de présenter la période soviétique de façon unilatéralement négative,

de vouloir s'en débarrasser le plus vite possible pour l'oublier, sont antihistoriques, ou si vous voulez, antirusse. On observe maintenant un processus de dépassement de ce mythe. Malheureusement, il s'accompagne souvent de la justification de la politique précédente, ce qui est fort dommage.

Bordjougov (1996, p. 434).

Dès son arrivée au pouvoir en 2000, Vladimir Poutine manifeste son intérêt pour l'écriture didactique de l'histoire. En août 2001, il recommande de porter une plus grande attention au contenu des manuels d'histoire, lesquels, explique-t-il en 2003, doivent éveiller chez l'écopier un sentiment de fierté vis-à-vis de la Russie. Désormais, aussi bien dans les médias que dans les productions pédagogiques, les grands axes de la politique stalinienne sont de plus en plus souvent justifiés. Cette évolution est perceptible dans les rééditions d'ouvrages : si en 1994, dans les premier et dernier chapitres de sa biographie de Netchaev, Feliks Lur'e tissait un fil direct – et diabolique – entre Netchaev, Lénine et Staline, dans l'édition de 2001, tout lien entre Netchaev et Staline a disparu, de même que toute réflexion négative sur Staline (Lur'e, 2001).

La réévaluation positive de Staline atteint son comble en 2007, avec la publication de manuels d'histoire faisant partie d'un projet d'élaboration de nouveaux standards d'éducation au niveau fédéral et comprenant un manuel méthodique rédigé à l'attention des enseignants. La violence politique, les répressions exercées à l'égard des citoyens, la famine des années 1932-1933, la Terreur de 1937-1938 y sont présentées comme une conséquence, malheureuse, mais inévitable, de la « modernisation forcée » du pays, grâce à laquelle l'URSS a pu « résoudre les tâches » qui s'imposaient au pays « dans un environnement international hostile » et remporter la victoire contre l'Allemagne nazie. La période stalinienne y est décrite comme une période de sacrifice, de grandeur et de gloire, alors que les années poststalinienne sont décrites comme celles d'un lent affaiblissement du pays, qui mèneront, avec Gorbatchev, à la « catastrophe » de la chute de l'URSS. Quant à la Russie postsoviétique, elle est présentée comme un pays à la dérive, jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine, qui transforme à nouveau la Russie en un État puissant (Filippov, 2008 ; Danilov, 2008 ; Danilov, Utkin & Filippov, 2008 ; Danilov & Filippov, 2013)¹⁵.

15. Pour plus de détails, voir Korine Amacher (2009).

Ces manuels d'histoire russe ne sont pas les seuls à être utilisés dans les écoles secondaires et à être, aujourd'hui, proposés dans les librairies. De nombreux autres manuels, critiques vis-à-vis du stalinisme, paraissent régulièrement, et ils reçoivent, eux aussi, le soutien du ministère de l'Éducation¹⁶. Toutefois, ces manuels ont été publiés alors que les sondages témoignaient de la popularité de Staline au sein de la société¹⁷. Ils ont dès lors scandalisé une partie de la communauté historique, qui y a vu une tentative de réhabiliter officiellement Staline, une impression renforcée par d'autres faits, notamment lorsque, en août 2009, une inscription en l'honneur de Staline a été restaurée dans la station de métro Kourskaïa à Moscou.

Dans ce contexte politique du retour, si ce n'est de Staline, du moins de la vision d'un État russe puissant et pouvant à tout moment exiger de ses citoyens des sacrifices, qu'en est-il des révolutions et des révolutionnaires, dont Lénine et Staline étaient auparavant considérés comme les continuateurs ? « C'est précisément durant la période stalinienne que le territoire du pays a été le plus grand, atteignant même les frontières de l'ancien Empire russe (et à certains endroits, les surpassant) », lit-on dans un de ces manuels. On le voit, c'est la figure de Staline ayant reconstitué l'Empire russe qui est avancée, et non celle de Staline continuateur de l'œuvre des bolcheviks, eux-mêmes héritiers des révolutionnaires russes du XIX^e siècle.

3.2. LES RÉVOLUTIONNAIRES DANS LES MANUELS D'HISTOIRE : DES VISIONS MULTIPLES

Dans les manuels « libéraux » publiés dès 1993, la condamnation des radicaux ne signifiait pas la réhabilitation du tsarisme, et les errements des révolutionnaires et des terroristes étaient présentés comme une conséquence de l'aveuglement du pouvoir politique : la terreur autocratique engendre la terreur révolutionnaire¹⁸. À partir de 1998, certains nouveaux manuels d'histoire de la Russie tsariste témoignent

16. L'on pense notamment à O.V. Volobuev *et alii* (2013) et A.A. Levandovskij *et alii* (2011).

17. Ainsi, par exemple, Staline obtient la troisième place dans un concours pour choisir le héros national russe, organisé en décembre 2008 et relayé par la principale chaîne de télévision russe.

18. Citons par exemple V.V. Šelokhaev *et alii* (1996) ou M.M. Gorinov *et alii* (1998).

d'un rejet de l'idéologie libérale, dominante depuis le début des années 1990¹⁹. La représentation du mouvement révolutionnaire illustre cette évolution. Dans ces manuels, tout ce qui contient les germes d'une insoumission au pouvoir politique est diabolisé. Les révolutionnaires sont, du plus modéré au plus radical, présentés comme les ennemis « intérieurs » de l'État, les auteurs considérant que tout désaccord avec la politique du pouvoir ne peut émaner que d'un traître à la patrie (l'ennemi extérieur, c'est l'Occident libéral, quant aux ennemis intérieurs, ils sont subjugués par cet Occident qui œuvre à la ruine de la Russie). Les décembristes sont toujours dépeints comme les initiateurs d'une chaîne qui mène à 1917, mais cette chaîne, héroïsée à l'époque soviétique, est ici démonisée. Les révolutionnaires des générations suivantes, ces « malfaiteurs », « scélérats », « conspirateurs » et « terroristes » divers, animés d'une « haine fanatique et destructrice à l'égard de l'organisation sociale russe », utiliseront les méthodes extrémistes prônées par les décembristes, causeront des « malheurs innombrables » à la Russie et feront disparaître par le crime et la terreur le tsarisme en 1917 (Amacher, 2010a, pp. 233-234).

Le portrait de Lénine éclaire le choix idéologique des auteurs : « il ne croyait pas en Dieu », « ne s'intéressait pas à l'histoire de la Russie », mais à l'Europe occidentale, où avaient lieu, lui semblait-il, des événements importants. Durant son exil en Sibérie, Lénine vivait aux frais de l'État dans une solide maison de paysans, où des paysannes lui préparaient ses repas et lui lavaient ses habits pour une somme dérisoire. Lénine écrivait ses articles, se promenait avec d'autres exilés, menait une vie fort agréable. Le message des auteurs est limpide : à la trop grande bonté de l'État et du peuple russe, Lénine répond par son désir de destruction. Les héros de ces manuels, ce sont les tsars : généreux, justes, courageux, excellents militaires, profondément religieux, ils sont des pères et des maris aimants, des travailleurs infatigables. Les valeurs familiales et le courage militaire sont présentés comme des valeurs de cohésion sociale et d'adhésion. L'Empire de Russie, estiment les auteurs, doit être guidé par une main forte, secondée par une Église orthodoxe qui explique au citoyen de son pays « combien il est important dans la vie de suivre les commandements du Christ » (*Ibid.*, pp. 235-236 ;

19. Voir en particulier A.N. Bokhanov (2005) ou A.N. Sakharov & A.N. Bokhanov (2006). Au sujet de ces manuels, l'on se reportera à Korine Amacher (2010a) et Maria Ferretti (2004).

Sakharov & Bokhanov, 2006, pp. 291-399 ; Bokhanov, 2005, pp. 57-67, 124, 207, 270, 272).

Les auteurs de ces manuels sont des historiens connus en Russie. Les ouvrages d'Aleksandr Bokhanov sur la monarchie russe, ses biographies de tsars suscitent les éloges des milieux orthodoxes et les sarcasmes des milieux libéraux²⁰. Quant à Andrej Sakharov, directeur de l'Institut d'histoire de la Russie de 1993 à 2010, il a apporté sa caution académique au décret présidentiel signé en 2009 sur la création d'une Commission de lutte contre les tentatives de « falsification de faits et d'événements historiques réalisée dans le but de porter atteinte aux intérêts de la Russie », perçue par une partie de la communauté historienne comme un exemple de la volonté du pouvoir de définir les lignes directrices du discours historique. Les positions des deux historiens ne sont donc un mystère pour personne. Il n'en reste pas moins que ces manuels sont les premiers (et les seuls) à exposer une vision monarchiste, et surtout aussi anti-libérale, anti-occidentale et anti-révolutionnaire.

De même que pour les manuels « pro-staliniens » consacrés à l'histoire soviétique, ces manuels ne forment qu'une petite partie dans le flot des publications didactiques consacrées à la période tsariste. On trouve actuellement dans les librairies en Russie des manuels d'histoire de tendance tant libérale que monarchiste, et cette multiplicité des points de vue ne permet pas à une vision unique du passé de s'imposer dans les écoles, d'autant plus que le choix des manuels dépend de l'école et des enseignants (Dulkina, 2009)²¹. Tel est d'ailleurs un des arguments invoqués par les partisans du retour au manuel unique, qui considèrent que la tâche des enseignants est de transmettre aux écoliers une vision canonique du passé, de leur faire comprendre « dans quel pays ils vivent » et de démontrer la « continuité de l'histoire de la Russie », ce qui, estiment-ils, n'empêche pas de fournir à l'écolier les différentes interprétations qui existent des événements historiques²².

20. Cf. par exemple <http://pravaya.ru/idea/20/1624>, ainsi que <http://ps.1september.ru/1999/60/4-4.htm>.

21. Par ailleurs, les manuels monarchistes d'Aleksandr Bokhanov sont utilisés, par exemple, dans les écoles de la région de Krasnodar, y compris à Volgograd. Enfin, le manuel de Filippov, destiné aux enseignants, était, en 2012 en tous les cas, toujours diffusé dans les écoles en Russie, sans qu'il ne soit obligatoire de l'utiliser. Cf. <http://www.urokiistorii.ru/current/news/3296>.

22. <http://www.rg.ru/2013/04/25/uchebnik-anons.html>.

3.3. LA GRANDE RÉVOLUTION RUSSE

L'idée centrale, présente dans certains manuels d'histoire (en particulier ceux faisant partie du projet d'élaboration de nouveaux standards d'éducation au niveau fédéral, régulièrement réédités depuis 2007) ainsi que dans le projet actuel d'une nouvelle conception méthodique de manuels d'histoire russe²³, est de réunir en un ensemble cohérent toute l'histoire de la Russie, de montrer qu'il n'y a eu ni fausse route, ni erreur. L'histoire de la Russie est certes tragique et violente, mais elle est empreinte de grandeur. L'idéologie n'a dès lors guère d'importance, et la chute de la monarchie en février 1917 constitue la première étape d'un « processus révolutionnaire unique », dans lequel la prise de pouvoir par les bolcheviks s'intègre :

La chute de la monarchie en février-mars 1917 a constitué le début de la Grande révolution russe. Cette révolution fut la réponse spontanée du peuple à la crise objective de tout le système étatique de la Russie et à l'incapacité subjective de la classe dirigeante de maintenir la Russie à une place dans le monde qui soit à la hauteur de son histoire passée et de son potentiel. La révolution, débutée en février 1917, fut pan-nationale et elle fut déterminée par la marche de toute l'histoire russe, dont elle a été la continuation historique logique. Son but le plus important fut l'élimination des obstacles intérieurs et extérieurs, afin d'assurer le développement historique futur de la Russie.

Danilov & Filippov (2013, pp. 112, 135, 170).

Dans le manuel destiné aux enseignants, l'auteur conseille, pour parler de la révolution d'Octobre, d'utiliser le terme de « Grande révolution russe » et de la comparer à la « Grande révolution française ». En effet, par son influence universelle, Octobre mérite cette appellation :

Elle est pratiquement sans précédent par son échelle, sa profondeur, par la qualité des transformations politiques et socioéconomiques, ainsi que par l'influence à long terme sur le monde environnant. Il suffit de rappeler que la formation d'un État social et d'une société de confort de masse, ce que l'on peut nommer un capitalisme contemporain humanisé, fut la réaction de l'Occident au danger de l'alternative socialiste. Par son importance historique et universelle, seule la Révolution française [...] trouve sa place à côté de la révolution bolchevique.

23. Cf. <http://school.historians.ru/>.

Quant à la violence révolutionnaire, elle est la marque des « grandes révolutions » :

Dans les discussions actuelles sur les révolutions, les appels à la morale, au droit et à la légitimité sont très populaires. Toutefois, un regard posé depuis notre époque oublie que lors d'une révolution, les arguments juridiques et les réflexions morales n'ont aucune valeur. La révolution est un événement politique absolu, une rupture qualitative avec l'ordre précédent, et par définition, elle ne peut pas être politiquement légitime. La révolution engendre la violence à l'état pur, laquelle n'a aucune justification, ni morale ni politique, ni économique, ni de quelque type que ce soit. Tel est le trait caractéristique de toutes les grandes révolutions.

Danilov (2008, pp. 73, 76).

La suite logique de la révolution d'Octobre, c'est le renforcement de la « centralisation autoritaire », car « le succès de la révolution, son destin, dépendent en grande partie de la capacité des révolutionnaires de créer un pouvoir plus effectif que le pouvoir qui a été détruit ». Toutefois, avant la « centralisation autoritaire » (qui, pour l'auteur, sera achevée par Staline), la Russie aura dû passer par une « grande tragédie », la guerre civile, puisque « toute révolution porte toujours en son sein la guerre civile, qui est une de ses formes ». Le désir de ne pas désigner de coupables, de réunir Blancs et Rouges dans cette « grande tragédie » est perceptible dans le fait que terreur rouge et terreur blanche sont placées au même niveau, ainsi que dans la représentation des Blancs, dont on ne doit pas faire l'apologie, « si populaire aujourd'hui », mais que l'on doit respecter pour leur sacrifice envers la patrie :

L'expérience spirituelle de la résistance blanche est importante pour le destin historique de notre pays. Malgré des conditions extrêmement défavorables, des milliers de volontaires, délaissant familles et maisons, sont partis défendre la Russie une et indivisible, la foi et l'État. Leur sacrifice envers la Patrie représente un phare moral pour l'époque contemporaine et les générations futures.

Ibid. (pp. 89, 90).

La « Russie une et indivisible, la foi et l'État », on reconnaît la triade d'Ouvarov – autocratie, orthodoxie, *narodnost'* –, fondement d'une idéologie officielle depuis Nicolas I^{er} et jusqu'à la chute du tsarisme, adaptée ici à la Russie contemporaine.

3.4. LES RÉVOLUTIONS COMME NOUVEAUX TEMPS DES TROUBLES : LES DISCOURS POLITIQUES

À l'approche du 100^e anniversaire de 1917, Février et Octobre sont ainsi, dans certains manuels d'histoire, fondus en une « Grande révolution russe »²⁴ décrite comme un des événements les plus importants du XX^e siècle. Or, Octobre reste un événement dont l'interprétation suscite de nombreuses controverses dans la Russie contemporaine. Le 7 novembre a perdu son statut de fête officielle en 2004 et, en 2005, le 4 novembre a été proclamé par Vladimir Poutine « Journée de l'unité nationale » (en mémoire de la fin des interventions étrangères – en particulier polonaises – dans la Russie moscovite en 1612). La suppression du 7 novembre témoigne des tentatives de faire disparaître Octobre de l'espace public et de le remplacer par un événement susceptible de rassembler, de réconcilier la société russe. Quant au discours politique du pouvoir, il est empreint de rhétorique antirévolutionnaire. En 2007, Vladimir Sourkov, alors conseiller de Vladimir Poutine, rappelle à tous les « idéalistes » qui, en Russie, rêvent toujours de révolution, que « les actions des individus romantiques mènent d'ordinaire à la prise de pouvoir par des maniaques et des terroristes »²⁵. Deux ans plus tard, il explique qu'un seul parti – le parti Russie unie – domine en Russie, « parce que cela est préférable au désordre que pourrait provoquer une période de turbulences » (Brenez, 2011, p. 80). Comme l'écrit Clémentine Fauconnier, le parti Russie unie fonde son idéologie sur deux notions : le conservatisme, défini comme une « pensée antirévolutionnaire », et la modernisation :

Nous revendiquons notre pouvoir et notre droit à être le parti dirigeant tout d'abord parce que nous sommes fermement convaincus qu'il n'y a pas d'alternative à la modernisation telle qu'elle est menée par les conservateurs. Ni les socialistes, ni les libéraux ne sont en mesure, vu leur ancrage idéologique, vu les limites de leur influence, vu leur expérience historique, de proposer une telle modernisation, qui ne mène ni à des affrontements ni à l'aggravation des conflits ethniques et sociaux.

Fauconnier (2011, p. 18).

24. L'expression « Grande révolution russe » est de plus en plus utilisée dans les manuels d'histoire. Comme en témoigne, par exemple, le manuel de 11^e publié par A.A. Levandovskij et alii (2011).

25. <http://www.rg.ru/2007/03/15/fevral-surkov.html>.

Seul le conservatisme peut mener à bien la modernisation « raisonnée » et la démocratisation de la Russie, face à des oppositions libérales ou socialistes décrétées radicales. Car le socialisme et le libéralisme cherchent « à remplacer rapidement les anciennes institutions par de nouvelles ». Or ces « ingénieries sociales utopiques [...] détruisent les fondements même des sociétés ». L'action politique consiste donc à réaliser le changement « dans les meilleures conditions possibles afin qu'il aboutisse ». Dès lors, souligne Clémentine Fauconnier, le « respect des traditions, de l'ordre qui préexiste constitue non pas un obstacle mais une ressource, la condition même de la réussite de la modernisation ». Toute réforme brutale et rapide est condamnée, « au nom de la mise en danger de l'État et du préjudice porté à la population », ce qui permet de délégitimer les « mouvements ou velléités révolutionnaires », mais également les oppositions politiques (*Ibid.*, pp. 27-30).

Dans la ligne de mire des idéologues de Russie unie, on trouve tant les mouvements de protestation en Russie que les « révolutions de couleur », perçues comme le fruit de l'ingérence occidentale dans l'espace postsoviétique, au détriment des intérêts de la Russie ; un Occident qui se tiendrait aussi derrière les mouvements de protestation internes, contribuant à un travail de sape de la souveraineté de la Russie (*Ibid.*, pp. 22-23)²⁶. D'ailleurs, dans le but de discréditer les manifestants en décembre 2011, le pouvoir a immédiatement pointé le caractère révolutionnaire, et donc dangereux, de ces protestations.

Afin de diaboliser toute opposition, même modérée, qualifiée de révolutionnaire pour mieux la discréditer, le pouvoir politique convoque l'histoire, en particulier la figure de Piotr Stolypine. Premier ministre autoritaire du tsar Nicolas II, associé à l'époque soviétique à l'écrasement de la révolution de 1905-1907, Stolypine a fait son retour durant la perestroïka et les années de Boris Eltsine. On passe alors sous silence son activité répressive pour mettre en avant ses réformes économiques, présentées par les réformateurs comme très efficaces. À partir de la fin des années 1990, l'usage politique de Stolypine évolue. S'il reste décrit comme un réformateur ayant placé la Russie sur la voie de la richesse économique, on met désormais en avant sa défense de la grandeur de la « Grande Russie » et on souligne que ses réformes réalisées

26. Au sujet de la référence révolutionnaire lors de la révolution « des roses » en Géorgie en 2003 et « orange » en Ukraine en 2004, voir Silvia Serrano (2008) et Olga Gille-Belova (2008).

d'une main de fer auraient abouti s'il n'avait été assassiné en 1911. Tant Vladimir Poutine que Dmitri Medvedev rappellent volontiers les célèbres propos de Stolypine : « donnez à l'État vingt ans de tranquillité, intérieure et extérieure, et vous ne reconnaîtrez pas la Russie », ainsi que cette phrase, entrée dans les manuels d'histoire et inscrite sur le piédestal de la statue de Stolypine, érigée à Saratov en 2002 : « ils veulent de grands bouleversements, nous voulons une grande Russie ». Stolypine visait l'opposition libérale et radicale, et c'est également l'opposition libérale que vise Vladimir Poutine, lorsqu'il reprend ces propos. En 2012, le 250^e anniversaire de la naissance de Stolypine a donné lieu à d'innombrables conférences, tables rondes, séminaires, expositions, publications d'ouvrages²⁷. Les commémorations se sont closes en décembre 2012 par l'érection de sa statue près de la Maison blanche de Moscou.

Stolypine compte un fervent défenseur en la personne de Nikita Mikhalkov : au début des années 2000 déjà, le cinéaste proposait d'ériger une statue de Stolypine à Moscou, devant le bâtiment du KGB, là où se dressait à l'époque soviétique la statue du fondateur de la Tchéka, Felix Dzerjinski. Lors du concours organisé en 2008 pour choisir le héros national russe, Mikhalkov s'était fait l'avocat passionné de Stolypine, qui avait obtenu la deuxième place. Enfin, dans un documentaire réalisé en 2012 (*Stolypine. Un coup de feu sur la Russie* [*Stolypin. Vystrel v Rossiju*]), Mikhalkov clôt son film sur un message limpide, qu'il adresse à ceux qui ne soutiennent pas, aujourd'hui, Vladimir Poutine : l'assassinat de Stolypine, alors que l'Empire russe prospérait à nouveau, a plongé le pays dans la révolution et la guerre civile, lesquelles ont provoqué des millions de morts et d'exilés. L'opposition d'alors, en particulier libérale, a eu tort de ne pas soutenir Stolypine, assène Nikita Mikhalkov face à la caméra. Ne répétez pas, avertit le cinéaste, l'erreur des libéraux du début du XX^e siècle, qui ont été broyés par la révolution, au risque, comme eux, de s'exposer et d'exposer la

27. Parmi ces publications se distingue une encyclopédie de Stolypine : V.V. Šelokhaev red., (2011). Voir également Požigajlo & Šelokhaev (2011).

Russie à de grands malheurs²⁸. Dans la Russie actuelle, Stolypine est plus qu'une figure historique : il est une figure politique²⁹.

3.5. DES DISCUSSIONS PUBLIQUES VIVES, DES RECHERCHES HISTORIQUES DYNAMIQUES

En 2007, les « Réflexions sur la révolution de Février » de Soljenitsyne (écrites en 1980-1983) sont publiées à l'occasion du 90^e anniversaire de la révolution de Février. L'écrivain y dépeint Février comme une catastrophe, comme l'aboutissement d'un mouvement révolutionnaire qui débuta en 1825 avec les décembristes, « fit un nombre incalculable de victimes et pervertit toute la Russie ». Les responsables de la révolution de Février sont, pour l'écrivain, tant les libéraux et les radicaux que Nicolas II, tsar faible et indécis qui se rendit sans même avoir lutté pour la survie du régime ; un tsar qui trahit Stolypine, envoyé par Dieu, écrit Soljenitsyne, pour sauver la Russie³⁰. D'autres, tel le philosophe Aleksandr Cipko considèrent également que Février, trop longtemps oublié au profit d'Octobre, constitue « le début de la catastrophe ». Il aurait fallu, estime Cipko, mener une lutte sanglante contre les révolutionnaires afin d'éviter la catastrophe nationale qui s'ensuivit et la folie de la guerre civile³¹. Lors d'une discussion organisée autour des « Réflexions », un intervenant (Vladimir Lukin) estime que la révolution trouve son origine dans le mouvement révolutionnaire du XIX^e siècle, en particulier chez Vissarion Belinski qui, avec ses discours brutaux et « empreints de haine », a engendré tous les Netchaev, Lénine et Trotski. Andrej Sakharov exprime au contraire son enthousiasme pour la « grande révolution » de Février, qui transforma le pays en

28. On retrouve la même idée dans un article écrit après les manifestations de Moscou en décembre 2011 : Nikita Mikhalkov, « Petr Stolypin protiv "norkovykh vorotničkov" », <http://www.taday.ru/text/1431303.html>. L'expression « les cols en vison » est une allusion au fait que les manifestants, que Mikhalkov nomme dans son article des « révolutionnaires de glamour rassasiés », provenaient en grande partie de la classe moyenne, voire aisée, de la société russe. L'expression « révolution de vison » [*norkovaja revolucija*] a été amplement utilisée après la grande manifestation de décembre 2011.

29. Remarquons que dans la célèbre collection « Žizn' zamečatel'nykh ljudej », les biographies de Stolypine et de Staline sont écrites par le même auteur (S.Ju. Rybas) et ont été rééditées plusieurs fois, dont la dernière en 2012.

30. <http://polit.ru/article/2007/03/05/fevral/>.

31. <http://www.rg.ru/2007/03/10/fevral-cipko.html>.

une république démocratique bourgeoise tout en conservant les leviers fondamentaux d'un développement civilisé – l'économie de marché, la propriété privée, le respect des droits et des libertés des individus³².

Le quatre-vingt-dixième anniversaire de Février 1917 montre ainsi que les discussions sur les révolutions et les révolutionnaires restent vives en Russie. Quant aux recherches historiques, elles sont foisonnantes, comme en témoigne le volumineux chapitre que Vladimir Buldakov consacre à l'historiographie de la révolution dans *Le Temps des troubles rouges*. La révolution et la guerre civile sont étudiées dans leurs composantes tant sociales, politiques et militaires que régionales. En ce qui concerne la participation des périphéries de l'Empire russe, le destin des populations non russes à la révolution et à la guerre civile, l'implication d'une population ou d'une région particulière, on peut mentionner une étude récente sur la « bolchevisation de la Crimée et de la flotte de la mer Noire entre mars 1917 et mai 1918 », des travaux sur les Cosaques, un ouvrage sur les « Juifs russes entre Blancs et Rouges », ou encore une importante publication de documents d'archives, inédits auparavant, sur les terribles pogromes de ces années (Sokolov, 2013 ; Budnickij, 2005 ; Miljakova, 2006)³³. Des études sont consacrées à la vie quotidienne durant la révolution et la guerre civile, signe de l'intérêt des chercheurs pour l'histoire sociale (Narskij, 2001 ; Jarov *et alii*, 2000 ; Il'jukhov, 2007). Les partis politiques et les grandes figures socialistes de l'époque révolutionnaire ne sont pas délaissés, comme le révèle la publication des écrits d'Akselrod, de Martov et de Potresov (Nenarokov & Savel'ev, 2010). Enfin, le séminaire consacré aux « alternatives » au bolchevisme (« Socialistes et anarchistes : les résistants au régime bolchévique [25 octobre 1917 – fin des années 1930] »), créé en 2002 sous l'égide de la RGGU et de Memorial, a pris un nouvel envol en 2012 sous le nom « Les gauches en Russie : histoire et présent »³⁴. Les historiens continuent aussi de travailler sur le mouvement révolutionnaire russe :

32. <http://www.rg.ru/stenogramma.html>.

33. Sur la cosaquerie, voir les travaux de Vladimir Petrovic Trut, professeur à l'université de Rostov-sur-le-Don ([http://sfedu.ru/www/rsu\\$persons\\$.startup?p_per_id=540](http://sfedu.ru/www/rsu$persons$.startup?p_per_id=540)).

34. Voir par exemple la publication des actes du colloque international organisé à Moscou les 3-4 novembre 2012 : *Za spravedlivost' i svobodu. Rabočee dviženie i levye sily protiv avtoritarizma : istorija i sovremennost'* (2013). Pour plus de précisions sur ce séminaire, consulter : <http://socialist.memo.ru/index.htm>.

un ouvrage a encore été consacré au « populisme russe » en 2009, et une encyclopédie de la pensée révolutionnaire en Russie (XIX^e-début XX^e siècles) vient d'être publiée. Certaines figures suscitent certes plus d'intérêt que d'autres. Si l'anarchiste Kropotkine fait l'objet de travaux et si ses écrits sont régulièrement réédités, c'est moins le cas de Tkatchev et de Bakounine, et moins encore celui de Tchernychevski : hormis une publication d'un choix de ses écrits en 2010, les travaux qui lui sont consacrés émanent des lieux où Tchernychevski a résidé, en particulier de Saratov, sa ville natale, et il s'agit le plus souvent de doctorats. Quant à Herzen, il suscite encore des travaux, mais il est moins l'objet de l'attention des historiens que des philosophes et des littéraires, son activité révolutionnaire intéressant aujourd'hui peu les chercheurs (Zverev, 2009 ; Žuravlev, 2013 ; Blauberg, 2012 ; Blokhin, 2010 ; Khestanov, 2001 ; Kantor, 2009 ; Jakovleva, 2013).

CONCLUSION

Malgré le fait que le mouvement révolutionnaire et les révolutions russes ont été stigmatisés après la disparition de l'URSS, lorsque les idéaux socialistes et communistes étaient massivement rejetés, malgré le fait que de nombreuses autres thématiques de recherche qui ont émergé après 1991 (notamment les thématiques impériales et nationales, le stalinisme ou encore les émigrations) sont désormais privilégiées par les historiens, les recherches sur les phénomènes révolutionnaires perdurent en Russie. Certes, en 2010, dans son chapitre consacré à l'historiographie de la révolution, Vladimir Buldakov écrivait que « malgré sa fatigue des révolutions », la Russie (les historiens y compris) « reste toujours prisonnière de l'héritage d'Octobre ». En 2009, Boris Kolonitskii estimait, lui, que la révolution, en Russie, n'était toujours pas terminée, chercheurs, hommes politiques et citoyens ordinaires continuant de s'identifier à telle ou telle figure révolutionnaire, d'interpréter les événements avec les yeux de leurs participants. De même, les discussions autour des *Réflexions* de Soljenitsyne montrent que les « radicaux » du XIX^e siècle sont encore souvent perçus comme les responsables d'une révolution criminalisée. En 2005, un historien avait d'ailleurs pris la plume pour défendre ses « héros préférés » et expliquer « pourquoi il [aimait] les hommes de la Volonté du peuple » (Buldakov, 2010, p. 709 ; Kolonickij, 2009b ; Troickij, 2005).

L'omniprésence de la révolution dans la sphère politique et intellectuelle, le fait que la révolution soit constamment agitée comme un épouvantail par le pouvoir, qui répète à l'envi que derrière chaque acte d'opposition, même modéré, se niche la révolution destructrice (alors que l'opposition ne cesse, elle, de son côté de clamer son rejet des révolutions, dont l'idée est fort discréditée aujourd'hui en Russie), n'aide pas les chercheurs à prendre de la distance avec leur objet d'étude. D'un autre côté, à l'approche du centième anniversaire de 1917, une nouvelle vision semble émerger, perceptible en particulier dans la production didactique de l'histoire : celle d'une « Grande révolution russe », qui rassemble en un seul bloc Février et Octobre, et qui pointe le caractère grandiose de ces événements, placés au même plan que la « Grande révolution française ». L'image d'une « grande révolution » permet d'insérer les bolcheviks dans un ensemble plus large, de leur faire perdre de leur visibilité, d'autant plus que dans la Russie actuelle, le bolchevisme divise encore profondément les esprits. Enfin, la vision d'une « Grande révolution russe » permet de ne porter de jugement ni sur les Blancs ni sur les Rouges, de réconcilier toutes les parties, de mettre en avant le fait que la Russie est sortie victorieuse, et plus forte, de cette « grande tragédie » que fut la guerre civile.

Telle sera probablement la vision officielle durant les commémorations de 1917, même s'il n'est pas certain que cette vision d'une « grande révolution russe » arrivera à s'imposer. En effet, la multiplicité des points de vue règne, tant dans les travaux historiques que dans les productions didactiques. Enfin, comme l'écrit Boris Kolonitskii, les tentatives d'exploiter le passé d'un point de vue politique et de créer de nouveaux « mythes historiques » amènent les historiens à déconstruire ces mythes, comme cela a été le cas lorsque le pouvoir russe a tenté d'imposer une vision positive du stalinisme, en insistant sur la réussite de la modernisation forcée du pays grâce à laquelle l'URSS a remporté la victoire durant la guerre. Il est d'ailleurs significatif qu'en 2011, dans la troisième édition de sa biographie consacrée à Netchaev, le « créateur de la destruction », Feliks Lur'e a réintroduit le chapitre conclusif dans lequel il tisse un fil direct entre Netchaev, Lénine et Staline. Ce chapitre, présent dans la première édition, publiée en 1994 dans un contexte anti-révolutionnaire et antisoviétique, avait disparu de la deuxième édition (2001), au début du processus de réévaluation positive de Staline, dont

le pic se situe en 2007-2008, au moment de la publication des manuels « pro-staliniens ».

L'année 2017 sera certes propice à la création de nouveaux « mythes historiques », mais elle sera aussi, pour les historiens, un appel à la réflexion et à la déconstruction des « mythes ». 2017 permettra ainsi peut-être de se défaire du lourd « héritage d'Octobre ». Le jour où les décembreistes, Netchaev et les terroristes de la Volonté du peuple ne seront plus appréhendés uniquement en tant que précurseurs de Lénine et de Staline, alors la révolution sera terminée en Russie.

BIBLIOGRAPHIE

AFANASSIEV Iouri (1989), « La perestroïka a besoin de l'histoire », in Iouri Afanassiev (dir.), *La seule issue*, Paris : Flammarion, pp. 158-178.

AMACHER Korine (2010a), « Héros ou ennemis de la patrie ? Les révolutionnaires russes du XIX^e siècle dans les manuels d'histoire de la Russie », in Korine Amacher & Leonid Heller (dir.), *Le retour des héros. La reconstitution des mythologies nationales à l'heure du post-communisme*, Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant, pp. 215-238.

AMACHER Korine (2010b), « Une apologie de la modération et des réformes : Alexandre Kornilov et le "mouvement de libération" russe », in Andreï Dobritsyn & Ekaterina Velmezova (éds.), *L'ordre d'un chaos, le chaos d'un ordre*, Bern : Peter Lang, pp. 43-59.

AMACHER Korine (2009), « Les manuels d'histoire dans la Russie post-soviétique : visions multiples et nouvelles tendances », *Le cartable de Clio*, n° 9, pp. 116-127.

ANDREÏEVA Nina (1989), « Je ne peux pas transiger sur les principes », in Iouri Afanassiev, *op.cit.*, pp. 544-547.

BALUEV B.P. (1995), *Liberal'noe narodničestvo na rubeže XIX-XX vekov* (Le populisme libéral à la charnière des XIX^e-XX^e siècles), Moskva : Nauka.

- BLAUBERG I.I., red. (2012), *Petr Alekseevič Kropotkin* (Piotr Alexeévitch Kropotkine), Moskva : Rosspen.
- BLOKHIN V.V., red. (2010), *Nikolaj Gavrilovič Černyševskij. Izbrannye Trudy* (Nikolaï Gavrilovitch Tchernychevski. Recueil de travaux), Moskva : Rosspen.
- BOKHANOV A.N. (1993), *Sumerki monarkhii* (Le crépuscule de la monarchie), Moskva : Voskresen'e.
- BOKHANOV A.N. (2005), *Istorija Rossii (XIX-načalo XX v.)* (Histoire de la Russie [XIX^e-début XX^e]), Moskva : Russkoe slovo [1^{ère} édition, 1998].
- BOKHANOV A.N. (2012), *Rossijskaja Imperija. Obraz i smysl* (L'empire russe. Image et sens), Moskva : FIV.
- BORDJUGOV G.A. (1996), « Každye pokolenie pišet svoju istoriju » (Chaque génération écrit son histoire), in G.A. Bordjugov (éd.), *Istoričeskie issledovanija v Rossii, Tendencii poslednikh let* (Les recherches historiques en Russie. Tendances actuelles), Moskva : AIRO-XX, pp. 427-436.
- BORDJUGOV G.A. & KOZLOV V.A. (1992a), « Sud nad Leniny (1989-1990 gg.) » (Le procès de Lénine [1989-1990]), in *Istorija i kon'junktura, Sub'ektivnye zametki ob istorii sovetskogo obščestva* (Histoire et conjoncture. Remarques subjectives sur l'histoire de la société soviétique), Moskva : Izdatel'stvo političeskoj literatury, pp. 236-318.
- BORDJUGOV G.A. & KOZLOV V.A. (1992b), « Bukharinskij bum (1988 g.) » (Le boom de Boukharine [1988]), in *Istorija i kon'junktura...*, *op.cit.*, pp. 51-136.
- BORDJUGOV G.A. & KOZLOV V.A. (1992c), « Vozvraščenie Trockogo (1990) » (Le retour de Trotski [1990]), in *Istorija i kon'junktura...*, *op.cit.*, pp. 319-344.
- BRENEZ Lou (2011), « Les partis "partenaires du Kremlin" à l'épreuve des dynamiques locales. Formes et pratiques de 'l'opposition constructive' », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 42, n° 1, pp. 65-89.
- BRUE P'er [Broué Pierre] & PANCOV Aleksandr (1994), « Otkrytoe pis'mo generalu D.A. Volkogonovu » (Lettre ouverte au général D.A. Volkogonov), *Konflikty i konsensus*, n° 5, pp. 73-81 (http://sceptis.net/library/id_1403.html).

- BUDNICKIJ Oleg (1996), *Istorija terrorizma v Rossii v dokumentakh, biografijakh, issledovanijakh* (L'histoire du terrorisme en Russie. Documents, biographies, recherches), Rostov-na-Donu : Feniks.
- BUDNICKIJ Oleg (2005), *Rossijskie evrei meždu krasnymi i belymi (1917-1920)* (Les Juifs russes entre Blancs et Rouges [1917-1920]), Moskva : Rosspen.
- BULDAKOV V.P. (1996), « Istoriografičeskie metamorfozy 'Krasnogo oktjabrja' » (Les métamorphoses historiographiques de l'« Octobre rouge »), in G.A. Bordjugov (éd.), *Istoričeskie issledovanija v Rossii...*, op.cit., pp. 179-205.
- BULDAKOV V.P. (2010), *Krasnaja smuta : priroda i posledstvija revoljucionnogo nasilija* (Le Temps des troubles rouges : nature et conséquences de la violence révolutionnaire), Moskva : Rosspen [1^{ère} édition, 1997].
- CIPKO Aleksandr (2010), « Pustye idealy, bessmyslennye žertvy » (Des idéaux creux, des victimes absurdes), *Nezavisimaja gazeta, nojabr'*, n° 3, http://www.ng.ru/ideas/2010-11-03/5_7november.html.
- CONQUEST Robert (1995), « The Somber Monster. Lenin: A New Biography by Dmitri Volkogonov », *The New York Review*, 8th June.
- DANILOV A.A. (2008), *Istorija Rossii, 1900-1945* (Histoire de la Russie, 1900-1945), Moskva : Prosveščenie [manuel méthodique].
- DANILOV A.A. & FILIPPOV A.V. (2013), *Istorija Rossii, 1940-1945* (Histoire de la Russie, 1940-1945), Moskva : Prosveščenie [manuel de 11^e, 1^{ère} édition, 2009].
- DANILOV A.A., UTKIN A.I. & FILIPPOV A.V. (2008), *Istorija Rossii, 1945-2008* (Histoire de la Russie, 1945-2008), Moskva : Prosveščenie [manuel de 11^e].
- DAUCÉ Françoise (2006), « Révolution française et perestroïka. La légende de 1789 dans les reconfigurations politiques russes », *Siècles. Cahiers du centre d'histoire Espaces et Cultures* (Mémoires et miroirs de la révolution française), n° 23, pp. 83-99.
- DEDKOV N.I. (1996), « “Kak ja dokumental'no ustanovil” ili “Smeju utverždat”. O knige D.A. Volkogonova Lenin » (« Comment je me suis appuyé sur les documents » ou « je peux affirmer ». Au sujet du

- Lénine de D.A. Kolkonogov), in G.A. Bordjugov (éd.), *Istoričeskie issledovanija v Rossii...*, *op.cit.*, pp. 115-138.
- DULKINA Inna (2009), « Leur morale et la nôtre », *Le Courrier de Russie*, 12 mai.
- FAUCONNIER Clémentine, « Conflit et compétition politiques dans la “démocratie souveraine”. L’opposition vue par Russie unie », *Revue d’études comparatives Est-Ouest*, vol. 42, n° 1, pp. 17-36.
- FERRETTI Maria (1993), *La memoria mutilata*, Milan : Corbaccio.
- FERRETTI Maria (2004), « L’identità ritrovata. La nuova ‘storia ufficiale’ della Russia di Putin », *Passato e presente*, n° 63, pp. 49-62.
- FERRETTI Maria (2010), « Usages du passé et construction de l’identité nationale dans la Russie post-communiste : la métamorphose de l’image d’Épinal du dernier tsar et de son époque », in Korine Amacher & Leonid Heller (éds.), *op.cit.*, Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant.
- FERRETTI Maria (2013), « La Russie et la guerre : la mémoire brisée », in Korine Amacher & Wladimir Berelowitch (dir.), *Histoire et mémoire dans l’espace postsoviétique. Le passé qui encombre*, Louvain-la-Neuve : Academia, pp. 101-127.
- FIGES Orlando & KOLONITSKII Boris (1999), *Interpreting the Russian Revolution : The Language and Symbols of 1917*, New Haven, London : Yale University Press.
- FILIPPOV A.V. (2008), *Novejšaja istorija Rossii, 1945-2006* (Histoire contemporaine de la Russie, 1945-2006), Moskva : Prosveščenie [manuel pour les enseignants, 1^{ère} édition, 2007].
- GALILI Z. & NENAROKOV A.P. (éds.) (1994-1997), *Men’ševiki v 1917 godu* (Les mencheviks en 1917), Moskva : Progress-Akademija.
- GILLE-BELOVA Olga (2008), « L’usage de la référence révolutionnaire : les interprétations de la ‘Révolution orange’ en Ukraine », *Siècles. Cahiers du centre d’histoire Espaces et Cultures*, n° 28 : « Révolution(s) à l’est de l’Europe », pp. 63-96.
- GORBATCHEV Mikhaïl (1987a), *Octobre et la restructuration : la révolution se poursuit*, Rapport du Secrétaire général du C.C. du PCUS à la séance solennelle commune du Comité central du P.C.U.S., du Soviet suprême de l’U.R.S.S. et du Soviet suprême de la R.S.F.S.R., consacrée au 70^e anniversaire de la Grande Révolution socialiste

d'Octobre, 2 novembre 1987, Moscou : Éditions de l'Agence de presse Novosti.

GORBATCHEV Mikhaïl (1987b), *Perestroïka. Vues neuves sur notre pays et le monde*, Paris : Flammarion.

GORINOV M.M., GORSKIJ A.A., DANILOV A.A., red. (1998), *Istorija Rossii* (Histoire de la Russie), Moskva : Vlastos.

IL'JUKHOV A.A. (2007), *Žizn' v epokhu peremen : material'noe položenie gorodskikh žitelej v gody revoljucii i graždanskoj vojny* (La vie au temps des bouleversements : la situation matérielle des citoyens pendant la révolution et la guerre civile), Moskva : Rosspen.

ITENBERG B.S. & TVARDOVSKAJA V.A. (1994), « Karl Marks i Aleksandr Gercen : istorija odnoj vraždy » (Karl Marx et Alexandre Herzen : histoire d'une animosité), *Novaja i novejšaja istorija*, n° 6 [repris dans leur ouvrage : *Russkie i Karl Marks : vybor ili sud'ba ?*, Moskva : Editorial URSS, 1999].

JAKOVLEVA A.F., red. (2013), *Aleksandr Ivanovič Gercen i istoričeskie sud'by Rossii* (Alexandre Ivanovitch Herzen et les destins historiques de la Russie), Moskva : Kanon.

JAROV S., BALAŠOV E., MUSAEV V., RUPASOV A. & ČISTIKOV A. (2000), *Petrograd na perelome epokh. Gorod i ego žiteli v gody revoljucii i graždanskoj vojny* (Petrograd à la charnière de deux époques. La ville et ses habitants pendant la révolution et la guerre civile), Sankt-Peterburg : Dmitrij Bulanin.

KANTOR V.K. (2009), « Puti i katastrofy ruskoj mysli. Kogo budil A.I. Gercen ? » (Voies et catastrophes de la pensée russe. Qui Herzen a-t-il réveillé ?), *Voprosy literatury*, n° 4, pp. 291-348.

KARA-MURZA Aleksandr, red. (1989), *Totalitarizm kak istoričeskij fenomen* (Le totalitarisme comme phénomène historique), Moskva : Filosofskoe obščestvo SSSR.

KARPOVIČ M.M. (2012), *Lekcii po intellektual'noj istorii Rossii (XVIII-načalo XX veka)* (Leçons sur l'histoire intellectuelle de la Russie [XVIII^e siècle – début XX^e siècle]), Moskva : Russkij put'.

KHESTANOV Ruslan (2001), *Improvizacija protiv doktriny* (L'improvisation contre la doctrine), Moskva : Dom intellektual'noj knigi.

- KOLONITSKIJ B.I. (2001), *Simvoly i bor'ba za vlast'. K izučeniju političeskoj kul'tury Rossijskoj revoljucii 1917 goda* (Symboles et lutte pour le pouvoir. Pour une étude de la culture politique de la révolution russe de 1917), Sankt-Peterburg : Dmitrij Bulanin.
- KOLONITSKII Boris (2009a), "Russian Historiography of the 1917 Revolution. New Challenges to Old Paradigms ? ", *History & Memory*, Vol. 21, n° 2, pp. 34-59.
- KOLONITSKIJ B.I. (2009b), « Istoriki, dekonstruiruju istoričeskie mify, dokazyvajut obščestvu važnost' svoego remesla » (En déconstruisant les mythes historiques, les historiens démontrent à la société l'importance de leur œuvre), Entretien mené par Sergej Bodarenko, *Uroki istorii XX vek*, <http://www.urokiistorii.ru/current/view/2009/10/kolonitskii>.
- KONDRATIEVA Tamara (1989), *Bolčeviks et Jacobins. Itinéraire des analogies*, Paris : Payot.
- KOPOSOV Nikolaj (2011), *Pamjat' strogogo režima. Istorija i politika Rossii* (La mémoire d'un régime sévère. Histoire et politique de la Russie), Moskva : NLO.
- KORNILOV A.A. (2004), *Kurs istorii Rossii XIX veka* (Cours d'histoire de la Russie au XIX^e siècle), Moskva : Vysšaja škola [1^{ère} édition, 1993].
- KOZ'MIN B.P. (1957), *Russkaja sekcija Pervogo Internacionala* (La section russe de la Première Internationale), Moskva : AN SSSR.
- KOZ'MIN B.P. (1961), *Iz istorii revoljucionnoj mysli v Rossii* (De l'histoire de la pensée révolutionnaire en Russie), Moskva : AN SSSR.
- LENINE V.I. (1970), « La question des nationalités ou de l' "autonomie" », in V.I. Lénine, *Œuvres complètes*, Moskva : Editions du Progrès (t. 45 : novembre 1920-mars 1923).
- LEVANDOVSKIJ A.A., ŠČETINOV Ju.A. & MIRONENKO S.V. (2011), *Istorija Rossii, XX-načalo XXI veka* (Histoire de la Russie, XX-début XXI), Moskva : Prosveščenie [manuel de 11^e, 1^{ère} édition, 2009].
- LUR'E Feliks (2001), *Nečaev, sozidatel' razrušenija* (Netchaev, le créateur de la destruction), Moskva : Molodaja gvardija [1^{ère} édition, 1994, Sankt-Peterburg : Petro-rif].
- MILJAKOVA L.B. (red.) (2006), *Kniga pogromov, 1918-1922* (Le livre des pogroms, 1918-1922), Moskva : Rosspen.

- MOKŠIN G. (2003), « Istorija reformatorskogo narodničestva i problemy samoidentifikacii rossijskoj intelligencii » (L'histoire du populisme réformateur et les problèmes d'autoidentification de l'intelligentsia russe), in G.A. Bordjugov (éd.), *Istoričeskie issledovanija v Rossii. II. Sem' let spustja* (Les recherches historiques en Russie. II. Sept ans après), Moskva : AIRO-XX, pp. 363-388.
- MORARD Annick (2013), « De différentes approches critiques de la littérature russe émigrée : questions méthodologiques et enjeux idéologiques », in Korine Amacher & Wladimir Berelowitch (éds.), *op.cit.*, pp. 203-214.
- MOROZOV K.N. (1998), *Partija socialistov-revoljucionerov v 1907-1914* (Le parti des socialistes-révolutionnaires en 1907-1914), Moskva : Rosspen.
- NARSKIJ Igor' (2001), *Žizn' v katastrofe. Budni naselenija Urala. Vlast' i massy* (Vivre au temps des catastrophes. La vie quotidienne de la population de l'Oural. Pouvoir et masses), Moskva : Rosspen.
- NENAROKOV A.P. & SAVEL'EV P.Ju, éd. (2010), *P.B. Aksel'rod, Ju.O. Martov, A.N. Potresov. O revoljucii i socializme* (P.B. Aksel'rod, Ju.O. Martov, A.N. Potresov. Sur la révolution et le socialisme), Moskva : Rosspen.
- OVRUCKIJ L.M. (1996), « Ričard Pajps o levykh eserakh : rabota nad ošibkami » (Richard Pipes sur les SR de gauche : un travail sur les erreurs), *Otečestvennaja istorija*, n° 1, pp. 190-194.
- PANCOV A.V. & ČEČEVIŠNIKOV A.L. (1996), « Issledovatel' i istočnik. O knige D.A. Volkogonova Trockij » (Le chercheur et les sources. Au sujet du *Trotsky* de D.A. Volkogonov), in G.A. Bordjugov (éd.), *Istoričeskie issledovanija v Rossii...*, *op.cit.*, pp. 100-114.
- POŽIGAJLO P.A. & ŠELOKHAEV V.V. (2011), *Petr Arkad'evič Stolypin. intellekt i volja* (Piotr Arkadevitch Stolypine : la raison et la volonté), Moskva : Rosspen [1^{ère} édition : 2005].
- POLJAKOV J.A. (1995), *Naše nepredskazuemoe prošloe. Polemičeskie zametki* (Notre passé imprévisible. Remarques polémiques), Moskva : Airo-XX.
- POLUNOV A.Ju. (1996), « Romanovy : meždu istoriej i ideologiej » (Les Romanov : entre histoire et idéologie), in G.A. Bordjugov (éd.), *Istoričeskie issledovanija v Rossii...*, *op.cit.*, Moskva : AIRO-XX.

- PROTASOV L.G. (1997), *Vserossijskoe Učreditel'noe sobranie : istorija roždenija i gibeli* (L'Assemblée constituante panrusse : histoire de sa création et de sa disparition), Moskva : Rosspen.
- RADZINSKIJ Edvard (1993), « *Gospodi... spasi i usmiri Rossiju* ». *Nikolaj II : žizn' i smert'* (Dieu, sauve et pacifie la Russie. Nicolas II : vie et mort), Moskva : Vagrius.
- RYBAKOV Anatolij (1987), *Deti Arbata*, Moskva : Sovetskij Pisatel'.
- SAKHAROV A.N. & BOKHANOV A.N. (2006), *Istorija Rossii, XVII-XIX veka* (Histoire de la Russie, XVII^e siècle-XIX^e siècle), Moskva : Russkoe slovo [4^e éd.].
- ŠATROV M. (1989), *Dal'se..., dal'se..., dal'se !* (Plus loin..., plus loin..., plus loin !), Moskva : Knižnaja palata.
- SCHERRER Jutta (1990), « L'érosion de l'image de Lénine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 85.
- SEKIRINSKIJ S.S. & ŠELOKHAEV V.V. (1995), *Liberalizm v Rossii. Očerki istorii (seredina XIX – načalo XX v.)*. (Le libéralisme en Russie. Essais historiques [milieu XIX^e siècle-début XX^e siècle]), Moskva : Pamjatniki istoričeskoj mysli.
- ŠELOKHAEV V.V., red. (1996), *Političeskie partii Rossii : konec XIX-pervaja tret'XX veka. Enciklopedija* (Les partis politiques en Russie : fin XIX^e siècle-premier tiers du XX^e siècle. Encyclopédie), Moskva : Rosspen.
- ŠELOKHAEV V.V., red. (2011), *Petr Arka'evič Stolypin. Enciklopedija* (Piotr Arkadevitch Stolypine. Encyclopédie), Moskva : Rosspen [1^{ère} édition, 2005].
- ŠELOKHAEV V.V., ZYRJANOV P.N., KLOKOVA G.V. & ŠESTOPALOV A.P. (1996), *Istorija Rossii, 1861-1917* (Histoire de la Russie, 1861-1917), Moskva : Terra.
- SERRANO Silvia (2008), « Les enjeux politiques de la référence révolutionnaire en Géorgie », *Siècles. Cahiers du centre d'histoire Espaces et Cultures*, n° 28 : « Révolution(s) à l'est de l'Europe », pp. 63-78.
- SIROTKINE Vladilen (1989), « La NEP, mythe et réalité de la guerre civile à la paix civile », in Iouri N. Afanassiev (dir.), *op.cit.*, pp. 179-208.
- SOKOLOV Dmitrij (2013), *Tavrida, obagrennaja krov'ju. Bol'sevizacija Kryma i Černomorskogo flota v marte 1917-mae 1918 g.* (La Tauride

- baignée de sang. La bolchévisation de la Crimée et de la flotte de la mer Noire entre mars 1917 et mai 1918), Moskva : Posev.
- SOLOUKHIN Vladimir (1989), *Čitaja Lenina* (En lisant Lénine), Frankfurt am Main : Possev-Verlag.
- TROICKIJ Nikolaj (1996), « Druz'ja naroda ili besy ? » (Amis du peuple ou démons ?), *Rodina*, n° 2.
- TROICKIJ N.A. (2005) « Za što ja ljublju narodovol'cev » (Pourquoi j'aime les hommes de la Volonté du peuple), http://www.situation.ru/app/j_art_756.htm, 1/2.
- VANDAL KOVSKAJA M.G. (1992), *P.N. Miljukov, A.A. Kizevetter : Istorija i politika* (P.N. Miljukov, A.A. Kizevetter : histoire et politique), Moskva : Nauka.
- VANDAL KOVSKAJA M.G. (1997), *Istoričeskaja nauka rossijskoj emigracii : "evrazijskij soblazn"* (La science historique de l'émigration russe : la « tentation de l'eurasisme »), Moskva : Pamjatniki istoričeskij mysli.
- VANDAL KOVSKAJA M.G. (1982), *Istorija izučenija ruskogo revoljucionnogo dviženija serediny XIX veka. 1890-1917 gg.* (L'histoire de l'étude du mouvement révolutionnaire russe du milieu du XIX^e siècle. 1890-1917), Moskva : Nauka.
- VENTURI Franco (1952), *Il populismo russo*, Turin : Giulio Einaudi [traduction française en 1972].
- VOLKOGONOV Dmitrij (1992), *Trockij. Političeskij portret* (Trotski. Portrait politique), Moskva : Novosti.
- VOLKOGONOV Dmitrij (1994), *Lenin. Političeskij portret* (Lénine. Portrait politique), Moskva : Novosti.
- VOLKOGONOV Dimitri (1995), *Le vrai Lénine. D'après les archives secrètes soviétiques*, Paris : Robert Laffont.
- VOLOBUEV O.V., ŽURAVLEV V.V., NENAROKOV A.P. & STEPANIŠČEV A.T. (2013), *Istorija Rossii, XX-načalo XXI veka* (Histoire de la Russie, XX^e siècle-début XXI^e siècle), Moskva : Drofa.
- V politbjuro CK KPSS... (Au Politburo du CC PCUS...)* (2006), *Po zapisjam Anatolija Černjaeva, Vadima Medvedeva, Georgija Šakhazarova (1985-1991)* (D'après les notes d'Anatolij Černjaev,

Vadim Medvedev, Georgij Šakhnazarov [1985-1991]), Moskva : Al'pina Biznes Buks.

Za spravedlivost' i svobodu (2013). *Rabočee dvizenie i levye sily protiv avtoritarizma : istorija i sovremennost'* (Pour la justice et la liberté. Le mouvement ouvrier et les forces de gauche contre l'autoritarisme : histoire et présent) [actes du colloque international, Moscou, 3-4 novembre 2012], Moskva : Librokom.

ZEVELEV A.I., SVIRIDENKO Ju.P. & ŠELOKHAEV V.V. (red.) (2000), *Političeskie partii Rossii : istorija i sovremennost'* (Les partis politiques en Russie. Histoire et présent), Moskva : Rosspen.

ŽURAVLEV V.V., red. (2013), *Revoljucionnaja mysl' v Rossii XIX-načala XX veka. Enciklopedija* (La pensée révolutionnaire en Russie, XIX^e siècle – début XX^e siècle. Encyclopédie), Moskva : Rosspen.

ZVEREV V.V. (1997), *Reformatorskoe narodničestvo i problema modernizacii Rossii. Ot sorokovykh k devjanostym godam XIX v.* (Le populisme réformateur et la question de la modernisation de la Russie. Des années 1840 aux années 1890), Moskva : Unikum-centr.

ZVEREV V.V. (2009), *Russkoe narodničestvo* (Le populisme russe), Moskva : RAGS.

